

qu'ont toujours reçu les Présidents de la République quand ils ont assisté au Grand Prix. Montjarrat, et c'est assez; mais tant de cuirassiers et de fantassins, c'est un peu excessif, et à la place du Président de la République, je ne saurais pas un gré infini à mon président du Conseil de m'avoir si bien gardé.

Quand je suis arrivé pour trouver une table, elle était toute prise, les uns par des commissaires, les autres par des officiers de paix, d'autres encore par des substituts et des juges d'instruction, d'autres par des médecins supplémentaires. Car on avait prévu des blessures terribles et la Faculté, elle aussi, avait été mise à réquisition. Tout ce monde s'est croisé les bras. Mais tout ce monde était affamé en diable et mettait les bouchées doubles pour être prêt à occuper des postes variés. Une table n'a pas tardé à être inoccupée et j'ai pu, tout en déjeunant, voir arriver toute la maréchaussée qui devait occuper le pesage à la place des habitués du Grand Prix.

Je sais ce qu'on me dira : c'est la faute de la maladroite manifestation d'Autoulet qui fut d'un goût déplorable. Mais il me semblait que le chef du gouvernement en avait fait justice à la tribune de la Chambre, de cette malencontreuse manifestation, et qu'il l'avait attribuée à une certaine de « muscadins » dont les meneurs étaient sous les verrous. On a profité de cela pour nous terrifier et nous dire qu'une contre-manifestation se produirait au Grand Prix et que la mêlée pouvait devenir générale. Je ne sais trop où la Préfecture puise ses renseignements, mais je certifie que si elle s'imaginait connaître le sentiment des gens du monde et des gens des cercles, elle se trompe du tout au tout. M. Loubet serait venu hier aux courses en simple d'homme, escorté de quelques cuirassiers si l'on veut, que le monde du pesage eût été tout disposé à lui témoigner les sympathies qu'il lui mérite et à réparer dans une certaine mesure l'offense inexplicable qui lui avait été faite à Autoulet le jour du Grand Steeple Chase.

J'ai déjà parlé que Perth gagnerait le Grand Prix et cela m'a réussi; je parlais bien de même que le Président de la République partage mon sentiment et que ça le touche médiocrement d'entendre crier : « Vive Loubet ! » quand ces acclamations ressemblent à ce qu'on appelle une entrée, une entrée faite par des « Romains en chapeau de paille » qui crient vive Loubet sur l'air des *Lampions*, même pendant la course, ce qui est un peu agaçant pour ceux qui ont risqué la forte somme sur Perth ou Velasquez.

Je puis assurer à M. Loubet qu'il aurait eu au pesage des acclamations spontanées qui n'ont pas osé se mêler à celles qu'on lui avait si habilement préparées.

Mieux vaut un ennemi qu'un imprudent ami.

L'imprudent ami est celui qui expose le chef de l'Etat à une ovation de commande, qui pour un oui ou un non, est un foudre de guerre disposé à tout fermer, les cercles, les théâtres, les restaurants, les magasins et autres lieux où sa politique ne sera pas en odeur.

Pendant que je fais ces réflexions *in petto* — car tenant à ne pas rentrer en « panier à salade » (comme l'a dit un de mes plus spirituels confrères) je n'oubliais pas que c'était la journée des *paniers à salade* succédant à la journée des *drags* — les cuirassiers succédaient aux gardes républicains. Les gardes républicains étaient suivis de gendarmes. On n'avait jamais vu Pandore à cheval au pesage. Il y faisait le meilleur effet, tandis qu'à ses côtés on reconnaissait des sportsmen d'occasion qui marquaient si mal qu'on s'imaginait que Pandore était venu pour leur mettre les menottes et les emmener au violon.

LE PESAGE

Ah ! Ce pesage, il avait une drôle de tournure. Une tournure spéciale, en dehors d'un millier de sportsmen, de trois cents membres environ du Jockey-Club venus tout exprès pour occuper leur tribune, on n'y rencontrait que des messieurs faisant partie de cette société — très utile sans doute et respectable dans un autre exercice de ses fonctions — qui porte le nom d'un dictionnaire célèbre; de modistes et des mannequins venus pour constater que leurs toilettes n'étaient pas revêtues par les femmes élégantes pour lesquelles elles les avaient confectionnées, et puis, naturellement, les entraîneurs et les jockeys qui ne voyaient qu'une chose, et qui en louaient les événements : une circulation plus facile pour s'occuper des soins à donner à leurs chevaux.

Un homme passe tout à coup entre deux agents, un troisième le suit. « Mort Dieu ! me dis-je, voilà un malheureux qui vient de pousser un cri qu'il ne devait pas pousser. Déjà une arrestation ! » C'est le starter Figs qui passe, et c'est à sa demande que des agents l'accompagnent, non pour l'interdire, mais pour le protéger. A lui aussi il faut une escorte !

Dans la tribune du Comité, je ne vois presque personne, quatre dames en tout : Mmes de Fels, d'Albubera, de Montgomery, Legrand, et quelques étrangères. Pas une toilette, pas une jolie toilette à me mettre sous la dent. Heureusement que je vais me rattraper à Ascot, en Angleterre, *pays libre* ! Des gens qui arrivent me disent : « Ce sont les cochers qui font un nez ! » Pen- sez donc, d'ordinaire ils ne vont jamais au Grand Prix pour moins de trente francs ; cette année ils ont été obligés de charger pour quinze : la petite course. Il n'y a pas que les cochers qui soient vexés, il y a les couturiers, les hôteliers, les restaurateurs. Pensez donc, le gouvernement a eu la bonne inspiration d'effrayer les étrangers au moment où ils affluent d'ordinaire à Paris. Le Conseil municipal avait bien demandé qu'on reculât le Grand Prix, mais il n'avait pas entendu par là faire reculer ceux qui veulent y venir.

Le gouvernement, par les maladresses de son chef, coûte cher à l'élevage; on a fait cent cinquante mille francs de moins de recette comme entrées et treize cent mille francs de moins au pari mutuel. On peut évaluer à plus d'un million la perte pour le commerce de la capitale et pour les chemins de fer. Tout cela parce qu'il a plu à M. Dupuy de faire savoir qu'il n'y avait pas de *Paris mondain* couchant au Dépt !

L'ARRIVÉE DU PRÉSIDENT

On attendait M. Loubet, qui s'était fait annoncer au Grand Prix pour trois heures et demie, et qui a été en retard de quelques minutes. On lui a fait une entrée comme on devait la lui faire, en se découvrant respectueusement sur son passage. Les tambours battaient, les clairons sonnaient aux champs. Puis on a entendu les cris de « Vive Loubet ! » qui étaient prévus, et suffisamment nourris pour simuler l'enthousiasme. Il y a eu quatre salves d'acclamations avec chapeaux agités avant de s'en servir. Manifestation selon la formule Dupuy. Puis le calme, un grand calme dans les tribunes, pas une riposte, malgré les feintes des acclamations. Pas de gibier de luxe pour le Parquet, qui devait se faire vieux au milieu de la pelouse. On nous avait invités à revêtir des cottes de mailles, nous étions tout à la cote du Grand Prix.

Le mot remerciement à deux sens; je sais bien celui que j'emploierais si j'étais chef de l'Etat et si j'avais été servi de la sorte. La mise en scène n'était pas très bien réglée, il y avait des instants où le choeur des manifestants ne parlait pas bien ensemble. Aussi, moi qui, je le dis ici, ai beaucoup de sympathie et de respect pour le Président, je souffrais de ne pas voir apparaître des chevaux sur la piste pour mettre fin à l'ovation.

Ce qui retardait leur sortie, c'était un encombrement de toutes les voitures des invités du Président, dont les cochers avaient profité du désordre causé par le grand maintien de l'ordre et qui, contre tous les usages, stationnaient dans le paddock. D'ordinaire, la voiture du Président est seule admise à se tenir dans le pesage; les autres restent dehors sous l'œil vigilant de Roudil. Cette fois, c'était une station de tous les équipages officiels.

Espérons que l'année prochaine nous aurons moins de troupes et moins de voitures de ministres, et que les dames, du monde ou du demi-monde, ne seront plus effrayées par des spectres politiques.

LA COURSE

Après le défilé dans lequel on a pu admirer à l'aise l'état brillant des quinze partants, un bon départ a été donné presque au premier signal. La cavalerie se retirait de la piste et l'on n'apercevait plus, au tournant de Boulogne, que les casques des cuirassiers éblouissant au soleil.

Hervé, Le Bouleau, Alhambra III, Perth et Velasquez se sont élançés en tête du peloton terminé par Ivan IV, Sarras et Germain. Au tournant du Sou- raire Vilhelmsen se dérobait. En face Hervé et Le Bouleau galoipaient toujours devant Alhambra III et Perth, Tostat et Hamac derniers. Dans la descente Velasquez passait en tête, forçant l'allure devant Le Bouleau, Perth, Alhambra III et Hervé. Velasquez entraînait premier dans la ligne droite. Perth, venant en dehors, le dépassait facilement et, au pavillon, il avait l'avantage et l'emportait d'une demi-longueur sur Velasquez.

Alhambra III était troisième à trois longueurs, précédant d'une encolure Tostat, Hervé et Germain finissant cinquième et sixième.

Le prix se monte exactement à 251,350 francs. La durée a été de 3'23".

Les dernières opérations du marché avaient été très significatives. Perth très ferme à 5/4, Alhambra III à 6/4, Velasquez à 8/1, Hervé à 8/1, Hamac à 12/1. Les autres sans importance. On a beaucoup félicité M. Caillaud après cette belle victoire. Le capitaine Caillaud a servi sous les ordres du général Bailloud, qui avait déjà dit à M. Loubet à qui appartenait Perth, le favori de la course. De sorte que quand M. Caillaud et M. de Pourtales ont été conduits dans la tribune du Président, celui-ci a pu les féliciter en connaissance de cause — ce qu'il a fait d'ailleurs de la meilleure grâce du monde et en homme fort aimable et très accueillant.

Puis le Président est parti — non sans tambours ni trompettes, puisqu'on a rebattu aux champs — et très salué par les gens du pesage et encore acclamé.

Perth a gagné avec une facilité rare, plus facilement que dans le prix du Jockey-Club, où il avait encore Velasquez derrière lui. Ce n'est pas souvent que l'on voit la forme du Derby se retrouver ainsi exactement dans le Grand Prix.

LE RETOUR

J'ai pensé, en rentrant, à la bizarrerie des choses de l'élevage, qui font que M. Maurice Ephrussi, du moment où il a renoncé à faire courir et a vendu à Deauville, chez Chéri, Perth pour 27,000 fr., avait le meilleur cheval qu'il eût jamais possédé, le futur vainqueur du Derby et du Grand Prix de Paris. M. Caillaud, l'heureux M. Caillaud, a payé 27,000 fr. un poulain qui vient de lui en rapporter 670,000. En voilà un placement de père de famille ! Perth est le produit, né au haras du Gazon, d'une jument anglaise, également vendue à Deauville et provenant du haras de sir J. Blundell Maple, à Childwick. Sir Blundell doit vendre encore cette année quelques poulainiers. Mais produiront-elles un nouveau Perth ?

Ce qui a été agréable, dans cette journée bizarre, c'est qu'on n'a pas trop souffert de la chaleur. On a pu retrouver très vite sa voiture, même en ne l'ayant pas dans le paddock, comme les *grands* du gouvernement.

En partant, un ouvrier de portières m'a lancé le mot de la fin : — Donnez-moi cinquante centimes, mon ambassadeur, j'ai pas été embauché !

Robert Milton.

Reprenons maintenant le reportage, auquel se sont consacrés, avec leur habileté coutumière, une douzaine de nos rédacteurs :

AU PESAGE

Les menaces de représailles proférées dans les journaux avancés, et la publication des mesures prises par la Préfecture de police en vue d'empêcher toute manifestation, avaient fait craindre pour la paix de la réunion. De l'avis des habitués, il y avait, en effet, la moitié moins de monde au pesage que les années précédentes. Non pas qu'il fût désert ! Une grande animation régnait, au contraire, au paddock et dans les tribunes. Mais on y circulait très à l'aise, ce qui n'est pas l'ordinaire en ce lieu ! Fait indiscutable : peu de dames, et surtout peu de toilettes.

En circulant parmi les groupes, il est facile de se rendre compte très vite qu'il n'y aura rien.

Ceux qui n'étaient pas là dimanche dernier vont devant la tribune prési-

dentielle s'amuser à reconstituer la scène de l'agression.

Le Président n'est pas encore là. Les ministres arrivent un à un et aussi les ambassadeurs. On les loge.

Des groupes sympathiques se forment. Il y a, derrière les tribunes, MM. Georges et Albert Clemenceau, Jacquemaire, de Pressensé, Leyret, le docteur Hervé, Vaughan, Pierre Quillard, Gohier, Georges Bourdon, Albert Goullé, etc. Devant la tribune, on remarque : MM. Jaurès, Gérault-Richard, Fournière, député ; André Lefèvre, conseiller municipal ; Charles Bos, Lucien Victor-Meurier, etc. Ailleurs, MM. Coquelin aîné et Jean Coquelin, Pol Neveux, Dejean, Lintilhac, Gabriel Trarieux, Octave Mirbeau, Pasquell, Rouvier, Décori, Vandérem, Dolpéche, etc., etc.

On se promet de profiter le même cri : « Vive la République ! Vive Loubet ! »

On ne voit pas un seul cimetière blanc. En revanche, beaucoup de boutonnières arborent la rose rouge ou bien une petite fleur pourpre artificielle dont quelques passionnés se sentent munis et qu'ils distribuent aux gens de leur connaissance. M. Gérault-Richard, apercevant M. Rouvier sans fleur à la boutonnière, va lui passer une de ces fleurs de ralliement.

Quand M. Loubet fut entré dans le pavillon présidentiel, la foule se précipita, par un mouvement tournant, au-devant de la tribune et continua ses acclamations. Aussitôt que le Président fut aperçu dans sa loge, une immense clameur s'éleva du pesage, bientôt rejointe par les cris approbatifs qui parvenaient de la pelouse.

M. Loubet, assis entre la comtesse Tornelli, ambassadrice d'Italie, et Mme Loubet, à cet air bonhomme et souriant bien fait pour lui conquérir la popularité, il salue de son chapeau neuf, dont les reflets sont à peine voilés par la poussière de la route. Les dames qui l'encadrent ont l'air ravi de l'accueil fait à leur vainqueur.

Derrière le Président se dresse, debout, M. Dupuy.

Derrière et de chaque côté, debout, se voient : le général Zurlinden, en redingote grise; le général Bailloud, en uniforme; MM. Deschanel, Fallières, Leygues, Lebret, Krantz, Lockroy, Mongeot, Legrand, et la police : M. Charles Blanc, préfet; M. Cochefert, chef de la Sûreté; M. Touny, etc.

On crie, on acclame sans fin le Président. Et c'est toujours : « Vive la République ! Vive Loubet ! »

Pas une seule contre-manifestation.

Je rencontre Décori, le jeune et grand avocat, qui vient de manifester ardemment et qui me paraît un peu enroué : — C'est que je n'ai pas l'habitude de plaider en plein air me dit-il en riant.

De même, Jean Coquelin :

— Comme je ne joue pas ce soir, je viens de me payer quelques roulades de : « Vive Loubet ! »

La course du Grand Prix commence. La foule a l'air totalement indifférente à ce qui se passe sur la piste. Tout le monde a la tête tournée vers la tribune présidentielle. Le Président parcourt le programme de la course et logne le champ.

PENDANT LES COURSES

Du dehors, les gens qui regardent le champ de manœuvres constatent que la pelouse contient relativement peu de monde. On y voit évoluer des soldats de toutes armes, qui se portent vers les endroits où l'on redoute quelque chose.

A présent, les voix qui y accèdent commencent à s'encombrer. Par groupes de deux cents personnes, les porteurs d'œillets rouges se déplacent, proférant maintenant de nouveaux cris, ceux de : « Consuevez Rochefort ! Vive Picquart ! A bas Déroulède ! »

Il y a un cri que, d'abord, je ne comprends pas. Je demande ce que signifie ce mot de : « *Marabout* ! » vociféré par des foules mouvantes. On me regarde avec stupefaction, comme si ma question était criminelle.

Quelqu'un me dit : — Comment ! Vous ne connaissez pas Barbaud ?

Et ce cri se promène selon les mouvements de la cavalerie ou les évolutions des agents. Ceux-ci poursuivent un homme qui porte un écarton sur son chapeau et l'arrestent. M. Clovis Hugues s'élançait : — Comment ! dit-il. Vous voulez arrêter un ami ? Il a crié tout à l'heure : « Vive Loubet ! »

On veut l'arrêter aussi. Il tire son écharpe et la met d'abord autour de son cou, puis en bandoulière.

Il suit au poste le camarade arrêté. Le foule devient si pressée qu'il m'est impossible de voir la suite de l'incident.

Pendant près d'une heure, les épisodes variés se succèdent. Parfois, on chanta la *Garmagnole*, puis un cantique.

De temps en temps on arrêtera quelqu'un. Parmi les personnes emmenées par les agents, on cite les députés Lalage et Chauvière, qui ont tout de suite été relâchés ; M. Moreau, secrétaire du syndicat des omnibus, et Malato.

Soudain, nouveau remous produit par la cavalerie. Le chef de l'Etat va quitter le champ de courses.

LE DÉPART DE M. LOUBET

La foule se masse derrière les agents afin de mieux voir le cortège présidentiel. Elle lui fait un accueil encore plus chaud qu'il l'avait. Le Président salue. On l'acclame. Il disparaît au galop de ses chevaux. Alors on va, on vient, on se cherche, on se retrouve. Les délégués socialistes des vingt arrondissements se réunissent et se disposent à prendre des voix diverses. Parfois, pourtant, le passage d'une voiture les retient. Ils reconnaissent MM. Constant et Jean Coquelin et crient autour de leur voiture : « Vive la République ! Vive Zola ! Liberté ! A bas Rochefort ! »

Les socialistes Jaurès, Walter, Viviani, Paul Neveu, etc., passent en un long cortège qui ne compte pas moins de quinze voitures. Leurs amis leur font des ovations.

Le Président arrive à la porte Dauphine, où il retrouve son succès. Sur les trottoirs des avenues qu'il suivra jusqu'à l'Elysée, la foule s'est encore accrue, composée maintenant de bons bourgeois en famille qui acclament presque fraternellement le chef de l'Etat.

Il est exactement quatre heures quarante quand M. Loubet rentre au palais présidentiel et salue en leur serrant les mains MM. Charles Blanc et Mouquin.

Les ministres qui étaient aux courses viennent, l'un après l'autre, rendre visite au chef de l'Etat et se réjouir avec lui du succès de la journée.

LA BAGARRE D'ARMONVILLE

L'incident le plus grave de la journée, le seul incident grave, a été la bagarre du pavillon d'Armonville.

Ce pavillon si agréable où se réunit chaque jour un monde fort élégant, avait été déserté par sa clientèle habituelle et est devenu, vers cinq heures du soir, le théâtre des scènes les plus violentes.

C'était au retour des courses; le pavillon et ses annexes, la terrasse, les pelouses voisines étaient encombrés de consommateurs qui semblaient fort paisibles, lorsqu'un de ces consommateurs, qui était assis à une petite table à côté d'une jeune femme, se mit à critiquer, à haute voix, la journée du Président :

— C'est égal, s'écriait-il de telle manière qu'il fut entendu de tous ses voisins, le Président panamiste devrait bien s'en aller afin de permettre aux honnêtes gens d'aller aux courses. Qu'il donne donc sa démission, ce Loubet !

Ce conseil... violent était accompagné de quelques mots encore moins bienveillants.

Aussitôt, émotion dans les groupes qui avoisinaient la table du... conseiller !

Quelques-uns crient : « Bravo ! Démision ! A bas Loubet ! »

Les autres, plus nombreux, crient : « Assez ! A la porte l'insulteur ! Vive Loubet ! »

Et, au milieu de ces protestations si diverses des assistants, les uns et les autres en viennent très vite aux mains et aux coups de canne.

A partir de ce moment, c'est un tohu-bohu indescriptible.

Les manifestants ramassent des cailloux, les jettent à la figure de ceux qu'ils croient leurs adversaires. Après les pierres, les verres des tables, les carafes, les cuillers, les bouteilles, les chaises, puis les tables elles-mêmes sont lancées de tous côtés.

Du dehors, sur l'allée de Longchamps, les promeneurs intrigués par le bruit arrivent en courant, entrent dans le jardin du pavillon d'Armonville, et sans trop savoir ce qui s'est passé, sans prendre le temps de se renseigner, ils se mêlent aux manifestants du premier moment : ce ne sont d'ailleurs pas les moins féroces.

On fait alors une sorte de siège du pavillon d'Armonville. On brise les vitres de la grande véranda et des fenêtres.

Les agents arrivent en nombre insuffisant; ils veulent rétablir l'ordre, mais en vain : deux d'entre eux sont grièvement blessés par des éclats de vitres.

Les consommateurs s'enfuient : plusieurs sont blessés, un enfant à la tête est ensanglanté.

Bref, tant bien que mal, la police parvient enfin à fermer les grilles du jardin et à faire évacuer ce café, habitué à moins de tumulte.

Le monsieur dont les propos avaient, dit-on, causé cette regrettable bagarre, se retire, lui aussi, vers l'allée de Longchamps et monte avec la jeune femme dans sa voiture pour filer en hâte vers Paris.

Mais là encore la bagarre reprend, assez violente. On se précipite à la tête des chevaux, on les arrête; les injures et les coups recommencent, et après une nouvelle intervention vigoureuse des agents, la voiture peut reprendre sa route : le « monsieur » n'a plus de chapeau et la jeune femme a sa robe en morceaux !

La foule franchit alors les portes du Bois. Quelqu'un, on ne sait pourquoi, crie : « Chez Rochefort ! »

Et on se dirige en courant vers la rue Pergolèse, en scandant sur l'air des *Lampions* : « Consuevez Rochefort ! consuevez ! »

Mais la foule ne connaît pas l'adresse exacte du rédacteur en chef de *l'Intransigeant*, qui est bien tranquille chez lui, ignorant le tumulte qui le menace, et c'est, sans le savoir, devant une maison voisine, devant la villa de la belle Otero, que la foule va s'éterniser à crier : « A bas Rochefort ! Vive Loubet ! »

Une nouvelle intervention de la police met fin à cette manifestation, qui est la dernière de la journée du Grand Prix !

LA SOIRÉE

La soirée ne pouvait se passer sans tumulte. Dès sept heures, une première manifestation avait lieu rue Montmartre, devant *l'Intransigeant*. Deux députés, MM. Vaillant et Breton, ayant crié : « A bas Rochefort ! » ont été assez malmenés par la foule. M. Breton, conduit au poste, a été, une fois connu, remis en liberté.

Au coin de la rue Réaumur et de la rue Montmartre, une troupe de manifestants stationnait criant : « Vive Loubet ! Vive Dreyfus ! A bas Dupuy ! » Un peloton de cavalerie qui passait a dissipé le rassemblement.

A neuf heures, une bande s'est arrêtée pendant quelques instants rue Montmartre devant le *Journal du Peuple*, criant : « A bas la calotte ! »

Des agents sont arrivés et l'ont fait partir sans éprouver de résistance.

A la même heure, une bagarre plus sérieuse a eu lieu rue Réaumur. Une vingtaine de gardiens de la paix passaient rue Réaumur, à l'endroit même où il y avait déjà eu du tapage deux heures plus tôt, lorsque de la terrasse d'un café des cris injurieux partirent. Les agents avant voulu faire évacuer la terrasse, un consommateur lança un verre à la tête d'un d'eux.

Ce fut le signal d'une grave échauffourée.

Une dizaine d'arrestations furent opérées, parmi lesquelles celles de quatre de nos confrères qui furent interrogés au poste de la rue de la Banque, puis relâchés.

Au cours de cette bagarre, quatre agents ont été blessés et l'un d'eux a reçu sur l'épaule un clou de plomb jeté d'une fenêtre. On n'a pu savoir qui l'avait lancé.

A la taverne d'Artois, une bagarre a également eu lieu entre agents et consommateurs. Des porte-allumettes, verres et carafes ont été jetés sur les agents, dont deux ont été blessés. Là encore, des arrestations ont été opérées.

Enfin, un sous-brigadier de la 5^e compagnie de réserve, nommé Dutrech, a été grièvement blessé. Il voulait emmener un manifestant qui avait crié : « Vive l'Empire ! » Des amis du prisonnier tombèrent à bras raccourci sur Dutrech, le terrassèrent et le frappèrent à coups de pied.

Le sous-brigadier devra garder le lit pendant plus d'un mois.

Un grand déploiement de police a eu

lieu toute la soirée sur les boulevards et surtout sur le boulevard Montmartre, centre ordinaire des manifestations. Le service était commandé par M. Mouquin, commissaire divisionnaire.

La foule était considérable, mais composée en majeure partie de curieux. De temps en temps, cependant, des bandes venaient faire, devant la *Libre Parole*, une manifestation tantôt favorable, tantôt hostile. Aux uns comme aux autres, les rédacteurs du journal et les consommateurs massés à la terrasse de la brasserie de Maxville répondaient par les cris de : « Vive l'armée ! »

Quelques querelles isolées, dont l'une a été assez grave. Vers onze heures et demie, en face du théâtre des Variétés, un monsieur ayant crié : « A bas Drumont ! » un autre lui répondit : « A bas Jaurès ! » et, en un clin d'œil, les coups de canne se mirent à pleuvoir de part et d'autre. L'un des combattants a reçu au crâne une blessure dont le sang coulait à flots.

Il a été conduit au poste Drouot où, après un pansement sommaire, il a pu regagner son domicile, boulevard Bonne-Nouvelle.

C'est à peu près le seul incident sérieux qui se soit passé sur ce point.

Par contre, place de l'Opéra, il y a eu plusieurs bagarres entre gardiens de la paix et manifestants. Ces derniers, revenant plusieurs fois à la charge, ont été grièvement bousculés et trois d'entre eux ont reçu des blessures à la tête.

L'un d'eux a même reçu d'un contre-manifestant un coup de canne qui lui a fait une large plaie à la tête. Il est allé se faire panser dans une pharmacie de la rue Louis-le-Grand et a regagné son domicile en voiture.

Le passage des dragons, qui flânait l'Opéra où ils étaient consignés, a été sur toute la ligne des boulevards le motif d'une longue ovation. Les cris de « Vive l'armée ! » n'ont cessé de retentir. Nous devons dire que si ces cris faisaient plaisir aux braves soldats, ils effrayaient les chevaux, déjà ébranlés, qui se cabraient et pointaient à droite et à gauche. C'est miracle qu'ils n'aient blessé personne dans la foule.

A minuit et demi, le boulevard devient plus calme. On commence à diminuer les pelotons d'agents.

A une heure, il ne reste plus que le service des deux arrondissements contigus, neuvième et dixième. La foule s'en allait peu à peu.

A une heure et demie, tout était à peu près terminé.

La Préfecture de police a été avisée que des manifestants cherchaient à briser les formes des journaux *la Gauche*, *la Libre Parole* et *l'Intransigeant* quand elles seraient portées à l'imprimerie de la rue du Croissant. Des mesures ont été prises pour les empêcher de mettre leur projet à exécution.

LES ARRESTATIONS

Sur une centaine d'individus arrêtés au cours de la journée, il n'est resté hier au Dépt qu'une trentaine d'inculpés dont le cas sera soigneusement examiné aujourd'hui.

La Préfecture de police n'a pas communiqué hier de liste officielle; on citait seulement quelques noms, notamment ceux de MM. Ch. Malalo, Moreau, secrétaire général du syndicat des employés d'omnibus; Boubée de Grammont, un jeune homme qui se dit étudiant, etc.

Au cours de la soirée, il a été amené au poste de la mairie Drouot quinze individus arrêtés pour cris divers : « A bas Loubet ! Vive la Commune ! Vive l'anarchie ! » et surtout pour résistance aux agents.

Au poste de l'Opéra, dix individus ont été consignés pour des motifs analogues.

Pierre et Paul.

L'Impression dans la Presse

A propos de cette journée, il est intéressant de passer en revue, dès ce matin, les appréciations des journaux qui paraissent en même temps que le *Figaro*.

En voici le résumé aussi complet que nous le permet l'heure tardive où ces différents journaux paraissent :

De M. Henri Rochefort, dans *l'Intransigeant* :

C'est aux cris mille fois répétés de : « Vive Loubet ! » qu'une bande d'individus, portant comme signe distinctif à la boutonnière un trèfle rouge qu'ils auraient presque tous porté sur l'épaule au temps où l'on marquait les récidivistes, ont pénétré, sous la haute protection de la police qui les encadrait, dans le café du Pavillon d'Armonville, où ils ont tout chambardé, brisant les glaces, cassant les tables et frappant à coups de carafe les consommateurs tranquillement attablés, et dont plusieurs, parmi lesquels des enfants et des femmes, ont été grièvement blessés. C'était hier la même scène qu'au café d'Harcourt, où Neger fut tué.

De *l'Echo de Paris*, sous la signature de Perlinax :

Si, après un aussi remarquable défilé des forces policières et révolutionnaires, M. Dupuy éprouve le besoin de se vanter d'avoir sauvé la République, grand bien lui fasse ! Mais les témoins navrés de ce spectacle, les commerçants parisiens qui savent ce qu'il leur coûte, et tous ceux qui n'ont pas perdu complètement leur sang-froid, ne sauraient que déplorer cette exagération aussi malséante que ridicule.

De M. Paul de Cassagnac, dans *l'Auto-rité</*

LA JOURNÉE

Lundi 12 juin

Le Parlement : Au Sénat, modification à la loi sur l'enregistrement et la responsabilité civile des membres de l'enseignement (3 h.). — A la Chambre, suite des interpellations sur l'Algérie (2 h.).

Sports : Courses à Auteuil (2 h.). — Au Polo-Club de Bagatelle : Prix des Etats-Unis (2 h.).

Premières : Soirée dramatique, au Cercle de l'Union artistique (9 h. 1/2). — A Londres, première représentation de *Hamlet*, par Mme Sarah Bernhardt.

La fête des Tuileries : Manœuvres d'automobiles, Coupe des aéronautes, défilé fleuri, etc. (2 h.); prix 2 fr.; les tribunes, 5 fr.; la tribune d'honneur, 20 fr.).

Au ministère du commerce : Réception ouverte (9 h. 1/2 du soir).

Réunions : Assemblée générale de l'Œuvre des catéchistes, sous la présidence de Mgr Richard; allocation de M. l'abbé Macchiavelli (4 h., église Saint-François de Sales). — Dîner de la Société des gens de lettres (chez Marguery). — Réunion de la Chambre syndicale du cycle et de l'automobile (8 h. 1/2 du soir, 19, rue Blanche).

Les Concours d'aujourd'hui : Admission à l'école normale supérieure (jusqu'à 14). — Admission à l'école nationale d'agriculture ou Institut agronomique (jusqu'à 14). — Concours annuel pour les prix à décerner aux élèves internes en pharmacie des hôpitaux de Paris.

La tombola de la Presse : Tirage, salle Pleyel (2 h.).

Au Bon Marché : Soldes, occasions. Toilettes de campagne et de bains de mer.

Le Monde et la Ville

SALONS

— Mme Edouard André, retour de Londres, donnera ce soir un dîner, suivi de réception, en l'honneur de S. A. R. Mgr le duc de Chartres.

— Ravissant coïtillon blanc intime, avant-hier, chez Mme de Sourdeval qui, aidée de sa fille, Mme Demachy, faisait les honneurs de son bel hôtel du quai de Billy aux jeunes amis de la baronne Léon Seillière, sa petite-fille. Danseurs et danseuses :

Miles de Bassano, de Salgnac-Fénelon, de Laumont, de Grallier-Villars, de Waldner, de Montebello, de Bonis de Vantlog, de Maigret, d'Oyenneville, d'Espouilles, de Langsdorff, d'Échevolet, de Rullé, de Foy, de Vaufréland, de Chabaud-La Tour, de Grolier, de Bonvouloir de Lassus, prince de Bibesco, comte H. de Vigny, comte Ch. de Beaufort, comte de La Bédoyère, marquis de Broc, vicomte de Perrigny, comte de Forbin, MM. de Montebello, de Vogüé, d'Inceourt, de Wandell, baron de Seillière, comte de Sausseville, comte de Waldner de Freundstein, comte Desplaces, etc.

— Très réussie la garden-party donnée, avant-hier, par Mme Hochon, dans son hôtel de la rue du Rocher. Le buffet et les tziganes étaient installés dans le beau jardin. Parmi les invités :

Princesse de Lucinge-Faucigny, marquise de Valart, comtesse de Puysegur, Mme Fernand Raboune, comtesse de Vergès d'Affay, baronne de Lagrange, Mme de Breuvère, comtesse de Gasquet, Mme Madeleine Lemaire, Mme Fischhof, comte de Chabrol, M. et Mme de Rostang, Mme Raupet, docteur Nachet, Mme Thourvet, Mlle Reichenberg, Mme Gallet, Mme Gaillard, comte de Rochendael, duc de Pomar, M. et Mme Machiels, comte et comtesse de Breuillepont, baron de Poussancourt, vicomte de Dampierre, MM. d'Antanville, d'Halloy, Mme Janniot, etc.

Soirée des plus intéressantes chez M. Louis Doyen. On a applaudi vivement Mme Hayot, M. Dressen, un menuet du baron Berger, le 8^e quatuor à cordes de Beethoven, et l'Allegro du concerto de Mendelssohn, fort bien interprétés par MM. Louis Doyen, Hayot, Guidé, Dressen, Dailier, Berger, Tracol, Vaucaire et Soyey.

— Soirée artistique des plus réussies chez la comtesse de Labadye. Au programme : Des chants tziganes interprétés par Mme Frédéric Lolicé; des poèmes de M. Marc Legrand, de la musique de Brahms et Massenet, par le pianiste Dusautot et le violoniste Bouvet; enfin, une charmante saynète de Charles Foley, *Bourrasque*, très applaudie, avec Mlle Syma et M. Gerval.

— Le vice-amiral de Maigret, qui vient d'être nommé chef d'état-major au ministère de la marine, et la comtesse de Maigret ont donné, à la préfecture maritime de Cherbourg, un dîner d'adieux aux principales autorités maritimes militaires et civiles. La comtesse de Maigret avait à sa droite le général Voyron et à sa gauche le contre-amiral Gigon, le vice-amiral de Maigret avait à sa droite le général de La Foye et à sa gauche le contre-amiral Lefebvre.

RENSEIGNEMENTS MONDIAINS

— La Maison royale de France célébrera, mercredi prochain, l'anniversaire de Madame la duchesse d'Orléans.

— S. A. R. la duchesse de Vendôme a présidé dimanche dernier le concert donné par le cours de musique de Mlle Simonet. La nombreuse assistance a applaudi le ténor Dequenne, le violoniste Godebski et Mlle Ely Dresse.

— Samedi dernier on a inauguré l'atelier de Mlle Olga Korné, avenue Mac-Mahon.

A cette occasion, sa mère avait réuni quelques personnes amies.

Nous avons entendu avec plaisir Miles Hogg qui chantent avec beaucoup de charme, Mlle Solacogliu, une virtuose du piano, et Mlle Jean Rabuteau, de l'Odéon, qui a dit avec un sentiment exquis les vers d'un jeune poète russe, M. Raffalovitch.

Parmi les personnes présentes nous avons remarqué Mme Comte de Lindre, MM. de Serres de Poliakoff, Lefoy, Willems, Gallet, Miles Tubner, d'Arneiro, le prince Abbas Ali Khan, etc., etc.

— Brillante soirée, à la salle Morse, pour l'audition de quelques élèves du cours de chant de Mlle Zina Dali, le professeur si apprécié. Grand succès pour les *Surprises de l'Amour*, de M. Poise, et pour les danses Louis XV. L'assistance, des plus élégantes, n'a pas ménagé ses bravos et ses applaudissements.

CERCLES

— Reçu comme membres de l'Union des yachts français : Le comte Robert de Vogüé, présenté par le comte Antoine de Nicolay et le comte de Guébriant; — M. Fernand Aumont, présenté par MM. Detry et G. Paillard; — Sir André Holmberg, présenté par MM. A. Demay et G. Archambault; — M. Amable Lagane, présenté par le vice-amiral Duperré et M. Mialaret; — M. Alexandre Leroy, présenté par MM. R. Lemaître et L. Desprez; — M. Desseignin, présenté par le marquis de Rochechouart et M. P. de Boulongne.

— Le vicomte Roger Palluat de Besset, présenté par M. Ancel et le comte Alphonse de Fleuriu, a été reçu comme membre permanent du « Cyclamen ».

— On nous écrit de Londres :

« La semaine d'Ascot, qui commence mardi prochain, sera moins brillante que de coutume, car par suite de la mort de la reine de Danemark, mère de la princesse de Galles et du prince héritier de Saxe-Cobourg, petit-fils de la reine d'Angleterre, la famille royale ne se rendra pas processionnellement à la tribune de la Reine, dans les voitures de gala venant de Windsor. »

La princesse de Galles et ses filles n'assisteront pas à la réunion. Le duc de Galleries a tout une maison située en face de sa tribune spéciale. Le duc et la duchesse de Connaught

GRAND PRIX 1899

Ce fut une belle et pacifique journée.

PAR CAPAN D'ACHE



Le Chapeau-Bastille

sont à leur château de Bagshot, situé à quelques kilomètres d'Ascot. Le prince et la princesse Christian de Schleswig-Holstein sont à Cumberland Lodge, leur belle résidence dans la forêt de Windsor. Ils ont invité plusieurs personnes du high-life à passer chez eux la semaine d'Ascot.

Il est d'usage dans le grand monde londonien de louer une maison de campagne pendant la semaine d'Ascot. Parmi les principaux locataires, citons :

« Le duc et la duchesse de Portland, le duc et la duchesse de Westminster, M. et Mme Rupert Beckett, qui auront au nombre de leurs hôtes le duc et la duchesse de Marlborough et le comte de Coventry, grand écuyer de la Reine, qui a la haute direction des courses d'Ascot; lord Stanley, fils aîné du comte de Derby, qui occupe une des plus belles propriétés des environs et aura avec lui de nombreux invités dont feront partie le duc et la duchesse de Devonshire, le comte et la comtesse de Gosford. »

« On attend les sportsmen français qui tiennent à voir courir les chevaux des écuries de M. Edmond Blanc et de M. de Brémont. »

MARIAGES

— Le 4 juillet prochain on bénira, à Saint-Augustin, le mariage de M. Palmet de La Bachelier, marquis de Châteaufort, avec Mlle Jeanne de Baudelet de Livois, fille du fondateur et président de l'« Hospitalité de nuit » et de la baronne de Livois née de Clerc Landevère. Le fiancé, neveu de Mlle Armande Faute de Vanteaux et du général comte Faute de Vanteaux, est le petit-fils et l'arrière-petit-fils du baron Lagrange de l'armée et du vicomte de Chappelle de Jumilhac, comte de Saint-Jean.

Les futurs époux habiteront après leur mariage chez leur tante, dans le château historique de Saint-Jean-Ligoure, en Limousin, dont le donjon, fidèlement restauré, est du douzième siècle.

— On célébrera prochainement le mariage du comte de Lantivy de Trédion, fils du général, défunt, et de la vicomtesse de Lantivy de Trédion, née Richemond de Richardson, avec Mlle de Riencourt, fille de la comtesse de Riencourt née d'Assas. Par suite de la mort récente du comte de Riencourt, le mariage sera célébré dans la plus stricte intimité.

— Il a été célébré à Caen, en l'église Saint-Jean, le mariage de M. René de Vanssay, lieutenant au 13^e régiment d'infanterie, fils de M. et de Mme de Vanssay de Blonous, avec Mlle Amélie Reverony, fille de M. et de

Mme Reverony née Montaigu. Les témoins étaient pour le marié : le comte de Vandœuvre, son oncle, et M. Thibaut, son beau-frère; pour la mariée : le colonel Lacoste, commandant le 13^e régiment d'infanterie, et M. Achille de Vanssay, son oncle.

— On a béni avant-hier, à Bruxelles, en l'église Saint-Boniface, le mariage du baron René d'Huart avec Mlle de Spoelberch, fille du vicomte et de la vicomtesse de Spoelberch, née Kerckhove.

— En l'église de Lilienfeld (Basse-Autriche), on a béni hier le mariage du comte Franz Degasse de Petit-Verneuil, fils du membre de la Chambre des députés gongrois et de la comtesse d'Esasse de Petit-Verneuil, avec Mlle Ida de Lindheim, fille de M. et de Mme Alfred Ritter de Lindheim, née de Vivenot.

— Le comte François Massari, fils du duc et de la duchesse Massari-Zavaglia, vient d'épouser, à Florence, Mlle Notarbartolo, fille du duc et de la duchesse de Villarsola.

CHARITÉ

— Ce n'est plus demain, mais vendredi prochain, qu'aura lieu la matinée au profit des Secouristes français (infirmiers volontaires). Au programme, des mieux composés, prendront part :

Mmes Héglin, Lina Pacary, Marcelle Darty, MM. Cossira et Lorrain, de l'Opéra; Mmes René du Minil et Lyrnès, MM. Monnet-Sully, Coquelin cadet et Debilly, de la Comédie-Française; Mlle Sirbain et M. Soulaireux, de l'Opéra-Comique; Mme Tassu-Spencer, avec ses élèves harpistes; MM. G. Lhéris, Gaubert, Destombes, Schmitt, F. Thibaud, Rivière et Rhéno-Baton.

Comme clou, la première représentation du ballet-pantomime de Mme Marquitta, musique de M. G. Pfeiffer, dansé par Mlle Sandrine, Blanche Mante, Boni et Litini.

Les compositeurs Mmes Ferrari et Jane Vieu, MM. G. Pfeiffer et X. Leroux accompagneront leurs œuvres.

DEUIL

— Nous apprenons la mort : — De la baronne de Brimont, née Suau de La Croix, décédée à l'âge de 62 ans. Ses obsèques seront célébrées ce matin, à dix heures, à Saint-Pierre de Chaillot. — De M. Antoine Alexis, fils du comte et de la comtesse d'Édeville née Renard, décédé à l'âge de dix mois. — De M. Paul Marchant-Duplessis, ancien inspecteur de l'exploitation de la Compagnie d'Orléans.

Ferrari.

Le PETIT PAIN RICHELIEU 92 ne se trouve qu'à la Boulangerie Viennoise, 92, rue Richelieu

L'Expédition du duc des Abruzzes

(PAR DÉPÊCHE DE NOTRE CORRESPONDANT SPÉCIAL.)

Rome, 11 juin.

Demain matin, sur la *Stella Polare*, le duc des Abruzzes quittera Christiania, en route vers le pôle Nord.

Le prince et la princesse de Naples l'accompagneront jusqu'à Arkhangel; de là, sur leur yacht, ils poursuivront jusqu'au Spitzberg.

La reine Marguerite a envoyé aujourd'hui au duc des Abruzzes un télégramme des plus affectueux; la souveraine a été pour ses neveux une seconde mère.

C'est elle, d'ailleurs, qui a donné le drapeau hissé sur la *Stella Polare*.

Hier, à Turin, à l'église de la Consolata, sanctuaire toujours vénéré par les princes de Savoie, la Reine a fait célébrer le service divin pour l'heureux voyage du jeune duc.

La duchesse Hélène d'Orléans y assistait, ainsi que le duc d'Aoste.

Le Sénat, la Chambre et diverses municipalités ont également envoyé des télégrammes à Christiania. On ne croit pas que le duc des Abruzzes puisse revenir de son expédition avant deux ans.

Félix.

La Fête des Tuileries

La fête que l'Automobile-Club de France, de concert avec le Comité des fêtes de Paris, donne aujourd'hui, au profit des pauvres, dans le Jardin des Tuileries, sera des plus brillantes.

Dans la grande allée centrale s'élèvent les tribunes pavées et enguirlandées devant lesquelles défilèrent toutes les at-

tractions d'un programme rendu aussi intéressant que possible : exercices d'adresse, course de bagues, course de motocycles, défilé de voitures fleuries et bataille de fleurs. Les portes du jardin seront ouvertes à deux heures.

A cinq heures, l'automobilisme cédera la place à l'aérostation et commenceront aussitôt les opérations du lancement des six ballons prenant part à la « Coupe des Aéroplanes », la grande course-challenge organisée par notre confrère la *France automobile*. Une montgolfière, exacte reconstitution de celle de Montgolfier, et plus de cent ballons-pilotes précéderont les concurrents dans les airs.

Cette course, dont le prix reviendra à l'aéronaute ayant parcouru la plus grande distance, ne paraît pas toutefois devoir fournir, si le vent se maintient toujours au Nord-Est, une bien longue étape; mais le spectacle de ces six ballons de grandes dimensions partant presque simultanément ne laissera pas que d'être sensationnel.

Ajoutons qu'à l'Automobile-Club de France, qui a assumé la tâche de mener à bien cette fête, on espère la prochaine réouverture du Cercle, car, en tant que Société d'encouragement, l'association n'a subi qu'un arrêt de deux jours.

Paul Meyan.

EN CAS DE DÉCÈS OU MALADIES

Dans tous les cas de décès, comme dans presque tous les cas de maladie, il est prudent de faire promptement désinfecter les locaux et le mobilier. Certaines personnes redoutent les conséquences de cette mesure d'hygiène au point de vue de la détérioration des meubles et des vêtements; c'est qu'elles ignorent que les vapeurs sèches de formochlorol — procédé de la Société française de Désinfection, 14, rue des Pyramides (Agences en Province) — ont la propriété d'assainir rapidement et complètement sans détériorer même les objets les plus délicats.

LES SPARKLETS

Toutes les boissons froides ou glacées (vin blanc, lait, thé, orangeade, brandy, mélanges américains, etc., etc.), sont rendus instantanément gazeuses par les *Sparklets*, qui se trouvent dans tous les grands restaurants et cafés de Paris et du Bois de Boulogne.

Les *Sparklets* sont en vente : Chez les pharmaciens, épiciers, quincailliers et dans les grands magasins tels que le Louvre, le Bon Marché, Dufayel, la Samaritaine, la Place Clichy, les Trois Quartiers, le Pont-Neuf, etc., etc.

LE CENTENAIRE DE MARENGO

Le 14 juin 1800 sera une date anniversaire à jamais mémorable : celle de Marengo. Il y aura juste cent ans que la France remportait, grâce au génie de Napoléon et à la vaillance de Desaix, qui alla jusqu'à la mort, une des victoires les plus célèbres de son histoire.

La livraison de juin du *Figaro illustré* est tout entière consacrée au Centenaire de Marengo. Deux Comités se sont formés, l'un en Italie, l'autre en France, pour le célébrer dignement. En attendant, nous avons sous les yeux des documents historiques de premier ordre, agrémentés d'une illustration des plus soignées, d'après les maîtres les plus connus de l'époque napoléonienne et de l'époque actuelle.

La couverture du fascicule est la reproduction très exacte, en couleurs, du tableau de J. Girardet : *Bonaparte reçu par les religieux du mont Saint-Bernard*, et c'est par le passage du Grand-Saint-Bernard par l'armée française que débute naturellement le récit, admirable prologue de la grande bataille qui sera livrée près d'un mois après au général autrichien Mélas.

Les reproductions en couleurs, les gravures du temps encadrent le texte et font

en quelque sorte revivre les efforts héroïques accomplis par Bonaparte et ses soldats.

Puis c'est la narration d'un témoin de la bataille de Marengo, de Joseph Petit, grenadier à cheval de la garde : page d'une simplicité touchante, remplie d'une noble émotion patriotique. Le langage du soldat dont le positif était « au-dessus du conseil », et qui avait « la passion d'apprendre et de voir », est en outre des plus précis, et nous sommes haletants les moindres phases de ce combat de géants, ayant toujours les yeux sur Bonaparte, qui « bravait la mort au milieu des boulets », et sur Desaix qui au moment même du triomphe est atteint mortellement.

Et après la victoire, alors que le champ de bataille est jonché de morts et de blessés, voici un autre tableau que nous trace le soldat, celui des ennemis réconciliés pour une heure : « L'Autrichien et le Français, redevenus frères, se rapprochèrent en se traitant comme ils purent et se donnèrent de mutuels secours ».

Signalons aussi une étude fort bien faite sur « Desaix intime » par François Boyer, et plusieurs portraits du jeune et glorieux général, notamment un portrait des plus expressifs, œuvre de Boilly. A travers ces pages, il faut encore attirer l'attention sur des reproductions de Myrba, véritables chefs-d'œuvre de la vie des camps, où on aperçoit Bonaparte parcourant les rangs de son armée, le premier consul au milieu du feu, Desaix, suivi de son état-major, entrant en ligne de bataille, et où les charges de cavalerie passent foudroyantes devant l'imaginaire affolée.

Enfin, le lecteur pourra admirer, en hors-texte, la reproduction du beau tableau de E.-J. Delahaye, la *Charge du 12^e hussards à la bataille de Marengo*, qui figura au Salon, et qui aujourd'hui se trouve placé dans la salle d'honneur du 12^e hussards.

Le texte n'est pas réservé aux seuls récits de bataille; M. Frédéric Masson a écrit dans ce fascicule sur « Les deux Josephines », un article des plus attrayants, dans lequel les intimités de Bonaparte, révélées par des lettres et des documents précieux, tiennent la plus grande place. Le portrait de Josephine Grassini, reproduit d'après le tableau de Mme Vigée-Lebrun, et les notes recueillies sur ses amours avec Bonaparte et le célèbre violoniste Rode forment un ensemble qui termine avec grâce la première partie de la livraison du *Figaro illustré*, où s'entrechoquent les cliquetis d'épée, les charges de cavalerie et les combats d'artillerie.

André Nède.

AVIS DIVERS

ENLEVEZ naturellement les points noirs de votre nez avec l'ANTI-BOLBOS de la *Parfumerie cosmétique*, 35, rue de Valenciennes, qui résout l'épiderme et rend le teint blanc et net.

CONTRE LES MAUX D'ESTOMAC ET LES DIGESTIONS DIFFICILES

LIQUEUR NORMALE

aux trois ferments (Pepsine, Diastase et Pancreatine). Flacon de 3 fr. 50, 6 fr., 9 francs.

PHARMACIE NORMALE

47-49, rue Drouot, et 45-47, rue de Provence.

M^{lle} LACHAPPE, maîtresse sage-femme, reçoit, en consultation, de 2 à 4 h., 27, rue Mont-Thabor, les dames malades, stériles ou enceintes.

A MEILLEUR PRIX, la seule recommandée par feu le savant Docteur Constantin James, c'est le *DUVET DE NINON* de la *PARFUMERIE NINON*, 31, rue du 4-Septembre.

REVUE DES JOURNAUX

M. Léon de Talède du Grail, maire de Laval, a informé le ministre de l'Intérieur qu'il se refusait à afficher sur les murs de sa commune l'arrêt de la Cour de cassation :

« Le dernier affichage auquel nous fûmes condamnés, dit-il, fut le discours de M. Carnaud. Franchement, n'aurait-il pas mieux valu en épargner les frais du budget ? »

Le même ridicule attend dans quelques mois, j'en ai la ferme espérance, le second affichage, lorsqu'arrivera le troisième, c'est-à-dire l'arrêt du Conseil de guerre de Rennes.

*** Dans l'*Echo de Paris*, M. Quesnay de Beaurepaire déclare que la Bastille est rétablie.

En effet, dit-il, je suis averti de façon certaine qu'on veut m'arrêter arbitrairement, ainsi que M. Déroulède.

M. Quesnay de Beaurepaire déclare que cela n'ira pas tout seul. Il ajoute, parlant à la personne des « citoyens anarchistes », — c'est le gouvernement que M. Quesnay de Beaurepaire veut dire :

« Je vous prévins carrément que, si vos agents ne me rejoignent pas, j'irai, peu de jours après, vous porter ma pétition à la tête de cinquante mille Parisiens irrités. »

Le Conseil de guerre de Rennes.

Du *Petit Parisien* :

Le Conseil de guerre chargé de juger Alfred Dreyfus serait ainsi composé :

Président : colonel Jouaust, directeur des services du génie.

Membres : lieutenant-colonel Lucas, du 10^e d'artillerie; commandant Profillet, du 40^e d'artillerie; capitaine Parfait, du 7^e d'artillerie; capitaine Beauvais, du 7^e d'artillerie.

Il resterait à désigner deux autres juges; le Conseil de guerre se composant de sept membres.

Le 7 juin dernier, M. de Pressensé écrivait dans l'*Aurore* :

« Ce serait une infamie pure et simple que de charger de la direction des débats (au Conseil de guerre de Rennes) un officier supérieur qui, comme le colonel de Saxe, s'est distingué par la violence de son parti pris et la fureur de ses déclamations contre celui qui n'est plus qu'un prévenu. »

A quoi le colonel de Saxe vient de répondre :

Camp de Coëtquidan, le 9 juin 1899.

A Monsieur Francis de Pressensé, rédacteur au journal l'*Aurore*.

Monsieur,

Les règlements militaires ne me permettent pas de répondre à l'insolent article que vous avez publié sur moi, le 7 juin, dans le journal l'*Aurore*; mais il m'est au pouvoir de personne de m'empêcher de vous dire que vous êtes un immonde polisson.

Le colonel commandant le 10^e d'artillerie, C. DE SAXE.

M. de Pressensé considère cette lettre comme « la preuve décisive, absolue, du bien-fondé de la accusation » dont il avait indiqué les motifs.

Les *Débats* nous disent qu'en est l'enquête sur le colonel du Paty de Clam :

Le capitaine Tavernier, qui a exarainé le

dossier de l'affaire du Paty de Clam, ne commença son enquête effective que demain lundi, par l'interrogatoire du colonel et par la convocation des témoins.

Le Liseur.

Nouvelles Diverses

Interrogé par M. Moreau, juge d'instruction à Versailles, Georges Duvinage, l'assassin de Marguerite Filodève, a donné diverses versions du drame.

Il a prétendu d'abord que lui et son amie avaient résolu de se suicider; qu'elle s'était tuée la première et que lui, en la voyant tomber, avait manqué de courage et s'était enfui. Les constatations médicales établissent que chacune des deux blessures reçues par la jeune femme était de nature à produire une mort foudroyante, il a cherché une autre explication. Marguerite s'était tiré le premier coup de revolver et, pour ne pas la voir souffrir, il lui avait tiré la seconde balle. Pressé de questions, il a fini par avouer que c'était lui seul qui l'avait tuée.

D'après l'enquête, l'assassin a eu pour mobile l'intérêt. Duvinage avait perdu sa place et était sans ressources. Il avait emporté à des amis l'argent nécessaire à l'élévation de Marguerite. Il avait vu la jeune fille avait 300 francs à la Caisse d'épargne, et il voulait qu'elle les retirât pour les lui donner. C'est sur son refus qu'il l'a tuée.

Il avait sur lui, quand on l'a arrêté, la montre de sa victime.

Il ne paraît, d'ailleurs, éprouver aucun remords, aucun regret, même.

Les renseignements recueillis sur lui sont peu favorables.

Ses grands-parents, concierges de la cité située 33, rue de Chazelles, sont de fort honnêtes gens. Mais il est orgueilleux, peu travailleur, et il est probable qu'il est en ce moment, comme bien au-dessus de sa condition qu'il occupait, qu'il a pu entraîner la malheureuse jeune fille à la suivre.

Un marchand des quatre-saisons, Eugène Gallier, âgé de trente-huit ans, demeurant à Asnières, trouvait hier, vers minuit, une femme, qui avait déserté le domicile conjugal, dans un débit de vins tenu par un sieur Page, à Courbevoie.

La femme Gallier buvait en compagnie de son amant, un nommé Félix Godin, employé au marché Lagrange. Il s'approcha d'eux et, sortant un revolver de sa poche, il fit feu quatre fois sur Godin qui tomba grièvement atteint de deux balles au bras droit et au côté gauche.

Le mari trompé s'apprêtait à tirer sur sa femme ses dernières balles, quand des consommateurs se jetèrent sur lui et le maîtrisèrent.

M. Rajaud, commissaire de police de la localité, a envoyé le meurtrier au Dépôt. Godin est soigné à l'hôpital Beaujon.

M. Ernest Chausson, le musicien bien connu, vient d'être victime d'un épouvantable accident.

M. Chausson se trouvait à sa propriété des Moussets, à Limay (Seine-et-Oise). Il s'exerçait dans l'enclos, même de la propriété, à monter à bicyclette. Comme il descendait une pente raide qui aboutit à un mur de clôture, il ne put retenir sa machine, lâcha les pédales et alla se jeter sur le mur, où il se brisa le crâne.

Il est mort presque sur le coup.

M. Ernest Chausson était l'auteur de plusieurs partitions estimées, jouées dans les concerts et principalement par l'orchestre Colonne.

Son corps a été ramené au domicile, 22, boulevard de Courcelles, à Paris.

UNE IMPOSANTE MANIFESTATION

Sans qu'aucun de ceux qui doivent y prendre part se soit concerté à l'avance, sans qu'elle ait été préparée par aucun meneur, voire même sans que l'autorité songe à s'y opposer, une imposante et grandiose manifestation a lieu chaque jour, au centre de Paris même. C'est celle de tous les hommes égarés de la capitale qui accourent chez cet arbitre suprême de la mode, High Life Tailor, 112, rue Richelieu (coin du boulevard), le génial créateur du merveilleux complet sur mesure à 60 fr. 50.

Il ne faut jamais mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce. C'est pour avoir méconnu ce sage précepte qu'un nommé Po, couturier à la rue des deux coups de couton qui ont nécessité son transfert à l'hôpital Saint-Louis.

Po, installé dans un débit de vins du boulevard de Belleville, assistait depuis quelques instants à une altercation assez violente qui avait lieu entre un individu d'une trentaine d'années et une jeune femme empressée de l'établissement. L'homme voulait forcer celle-ci à quitter la maison et à le suivre.

— Si tu persistes à refuser de renouer des relations avec moi, je te tuerai, menaçait-il.

Et, comme son interlocuteur répondait par un refus catégorique, il la frappa violemment au visage.

Po, en galant chevalier, ne put supporter ce spectacle. Il prit partie pour la victime de cette épouvantable brutalité. Une querelle s'ensuivit, et une lutte ne tarda pas à s'engager entre les deux hommes.

Avant qu'on pût les séparer, Po tomba frappé par son adversaire de deux coups de couteau.

Son meurtrier, un nommé Baptiste Codazzi, ouvrier ébéniste, a été arrêté et mis à la disposition du Parquet.

Dans l'intérêt des personnes qui visitent Paris, il est maintenant une halte tout à fait oblige : c'est le superbe monument où sont installés les immenses magasins Dufayel. Il n'y a pas seulement l'Exposition permanente, que tout le monde connaît, des milliers de mobiliers prêts à être expédiés par toute la France, des marbres, des terres cuites, des objets d'art, des cycles, motocyclettes, voitures, articles de sport, de carrosserie, de sellerie, de photographie, etc., et qui, par sa variété, présente un très vil attrait; mais c'est aussi une visite artistique que celle qui permet d'admirer le fronton monumental de Dalou, les cariatides de Falguière, les plafonds et panneaux décoratifs de Clairin, Luc-Olivier Merson, Champigneulle, les statues de Dubois, Charpentier, Leroux, Opé, Dailon, etc. Il y a là aussi, car c'est un véritable microcosme que ce palais, une très belle salle de théâtre, où l'on peut admirer le Stentor, téléphone haut parleur; le Cinématographe en couleurs. Le jeudi, de 2 heures à 6 heures, ont lieu des concerts gratuits par l'orchestre Dufayel.

EXÉCUTION D'UN MATOU

M. Pigassou, rentier, demeurant rue Philippe-de-Girard, possédait trois superbes chats pour lesquels il avait une affection toute particulière. Ces trois matous, comme la plupart de leurs congénères, étaient d'humeur indépendante et faisaient aux châtiments du quartier une cour assidue. Mais leurs ébats amoureux troublaient le sommeil des voisins.

L'un de ces derniers, plus particulièrement agacé par les sérénades bruyantes des félins de M. Pigassou, prit des mesures pour les faire cesser. Il tendit des pièges. L'un des matous s'y laissa prendre. Sans pitié pour la pauvre bête, le voisin s'en empara et vint le pendre à la porte du rentier, dont le chagrin fut bientôt placé au désir de tirer vengeance de celui qui avait tué le malheureux animal.

M. Pigassou se rendit chez M. Pontallier, commissaire de police du quartier, afin, après avoir remis une somme importante pour les pauvres, il déclara que, si justice de cette exécution par trop sommaire n'était pas

faite, il n'hésiterait pas à punir lui-même le coupable.

Une enquête a été faite sur-le-champ, et l'assassin de l'infortuné matou n'a pas tardé à être découvert. Il va être poursuivi devant le Tribunal correctionnel pour infraction à la loi Grammont.

Le pauvre matou sera vengé!

Jean de Paris.

HORRIBLE VENGEANCE

MAIGRE CONTRE GRASSE

Une charmante actrice, Mlle Régine Martial, voulant se venger d'une rivalité platurée, lui offrit des cachets pour la faire maigrir. Jusqu'ici la vengeance n'est pas bien méchante; mais où elle devient grave, c'est que dans ces cachets, Mlle R. Martial avait introduit, dit-on, des hameçons et d'autres menus objets destinés à perforer les intestins de la préférée. La police est intervenue et la comédienne, étendue à présent sur la paille humide des cachets, pleure et se lament.

Mlle Martial est plus au courant des progrès de la science, elle aurait su que l'on n'admet plus aujourd'hui de traitement interne de l'obésité. Tout traitement interne, en agissant sur l'estomac et sur l'intestin, devient vite, en effet, aussi dangereux que les hameçons de Mlle Martial.

La vérité est qu'il faut aller chercher la graisse là où elle se trouve, à travers la peau, et uniquement par des moyens extérieurs, ainsi que l'a démontré d'une façon péremptoire un savant éminent, le naturaliste Stowe, au moyen de l'eau déperditrice qui porte son nom.

« L'Eau déperditrice Stowe » n'est pas un médicament au sens propre du mot, puisqu'elle ne s'ingère pas. Son action bienfaisante est tout extérieure; on s'en sert soit en se baignant, soit en la faisant évaporer la nuit dans le lit, au moyen d'un petit appareil très ingénieux appelé « Evaporateur Stowe ».

Sous l'influence de la chaleur du lit, le liquide se diffuse lentement en vapeurs légères, insensibles, inodores, faisant pénétrer par osmose, à travers les pores de la peau, largement ouverts pendant le sommeil, les principes actifs et résolutifs de l'Eau déperditrice.

Ceci, d'ailleurs, n'est que la partie la plus évidente, car, en outre, l'Eau déperditrice agit sur le sang comme tous les déchets de l'économie, et élimine comme eux par les procédés ordinaires de l'organisme.

Il suffit de connaître la théorie connue en physique sous le nom d'osmose pour comprendre combien l'Eau déperditrice Stowe répond à une donnée scientifique exacte et doit avoir d'efficacité curative. Aussi ses cures ne se comptent plus. J'en connais un grand nombre, et j'ai pu m'assurer que c'est par milliers que les attestations arrivent au cabinet de l'éminent praticien, 9, rue Montecau, à Paris.

Il est assigé par les Parisiens. Les lettres lui arrivent, chaque jour, par monceaux, de la province et du monde entier, lui exposant les cas d'obésité les plus graves, les plus rebelles; et l'on peut se demander comment ce savant, malgré l'aide de ses dévoués collaborateurs, peut suffire à un pareil labeur.

A tous, cependant, il envoie le moyen de réduire rapidement, sûrement, et doucement, sans sans rechute, les obésités ayant résisté à tous les autres traitements.

On peut dire que l'Eau déperditrice Stowe constitue, aujourd'hui, le traitement idéal de l'obésité.

Pas de régime ni d'hygiène spéciale, pas de fatigue, pas de préoccupation de quelque nature que ce soit, puisqu'elle agit pendant le sommeil, sans qu'on s'en doute. Employée simplement en lotion, elle permet de faire maigrir à volonté telle ou telle partie du corps à l'exclusion des autres. Enfin, sans l'ombre de danger pour la santé.

C'est là une des plus curieuses et des plus bienfaisantes découvertes de notre époque; et si la science n'a rien de plus à offrir, elle aurait refusé les cachets empoisonnés de cet Othello féminin.

D^r A. Riou Delmot.

Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DE LA SEINE : Une femme qui se venge d'un juge d'instruction.

Ce fait divers date de l'année dernière et fournit matière à de nombreuses chroniques dans les journaux.

Le 12 novembre 1898, M. Bourcy, juge d'instruction au Tribunal de la Seine, se dirigeait, à une heure de l'après-midi, vers son cabinet, au Palais de justice.

Comme il franchissait la porte qui donne accès à la salle des Pas-Perdus, une femme, assise sur un banc, se leva, tira un revolver de sa poche et fit feu à bout portant sur le magistrat.

— Il a tué mon père, s'écria-t-elle.

Une première balle atteignit M. Bourcy à la joue gauche, traversa la bouche et alla se loger au-dessous de l'oreille droite, à quelques millimètres de l'artère carotide. Au bruit de la détonation, une garde, M. Medernach, s'était précipité vers la femme qu'il saisit à bras-le-corps, et parvint ainsi à détourner la direction de l'arme. Sans quoi, un second projectile frappait mortellement le juge.

Interrogée, Mlle Augustine Hincque, c'est le nom de l'auteur de cette tentative de meurtre — avoua qu'elle avait depuis quelques mois l'intention très arrêtée de tuer M. Bourcy. A plusieurs reprises déjà, elle avait attendu le magistrat devant son domicile, et même au Palais de justice.

— Mais, dit-elle, le courage m'a manqué au moment d'accomplir ma vengeance.

Née à Paris, le 10 septembre 1865, l'accusée qui va comparaître, demain mardi, devant la Cour d'assises de la Seine, est d'origine belge, presque sans instruction et se fit remarquer, dès son enfance, par son caractère difficile, et aussi par son imagination très exaltée.

A la mort de sa mère, survenue en 1884, Mlle Hincque avait manifesté quelques velléités d'entrer au théâtre. Elle prit des leçons de Mlle Fargueil et parut sur deux ou trois scènes d'ordre inférieur à Bruxelles.

Arrivons au fait :

En 1894, retour de Belgique, Mlle Hincque apprit que, durant son absence, son père, un vieillard aux facultés mentales fort affaiblies par l'âge, était tombé entre les griffes de trois adoucisseurs aventureux qui l'avaient dépouillé d'une petite fortune de quinze mille francs, lentement économisée, au cours d'une vie de travail.

Les manœuvres de ces trois femmes semblèrent à Mlle Hincque constituer une escroquerie. Une enquête fut ouverte par M. le juge d'instruction Bourcy. Elle n'eut aucune suite, le délit n'étant pas caractérisé et une ordonnance de non-lieu fut rendue.

Après de nouvelles tentatives infructueuses, Mlle Hincque s'en prit directement au magistrat instructeur qui, à ses

yeux, avait causé tout le mal. Elle lui voua une haine implacable qui se traduisit par des plaintes au procureur général et même au Président de la République, sans succès d'ailleurs.

— Mes requêtes légitimes n'ont pas de suite, dit-elle à des amis. Eh bien ! je me ferai justice moi-même.

Elle acheta un revolver.

On sait le reste.

Mlle Hincque est donc traduite devant le jury sous l'accusation d'avoir, le 12 novembre 1898, commis une tentative d'assassinat volontaire sur la personne de M. le juge d'instruction Bourcy, tentative manifestée par un commencement d'exécution et qui n'a été suspendue ou n'a manqué son effet que par des circonstances indépendantes de la volonté de son auteur.

C'est M^{re} Henri Robert qui défendra Mlle Hincque. Nous donnerons le verdict.

George Grippon.

VILLÉGIATURE PARISIENNE

Le Grand Prix est couru : l'heure des villégiatures a sonné. Plus tard, aux vacances, on partira pour les stations thermales ou pour la mer; en attendant, on va à la campagne pour des vacances et des reposants solitudes. La mode du costume masculin change, mais, si l'on devient un peu plus négligé, il doit conserver sa note élégante et porter quand même le cachet du goût.

Avec l'été orageux et lourd que nous annoncent des chaleurs inaccoutumées, le drap peigné sera si recherché, qu'avant peu de temps il pourrait se faire qu'il faille défaut. Malgré la hausse des laines, Crémieux a su prévoir sa vogue nécessaire et il a fait des assortiments considérables.

Nous tenons à signaler, dès aujourd'hui, une remarquable série de costumes complets sur mesure, délicieux vêtements d'été en serge peignée, mélangée pure laine, au prix de 60 francs.

C'est une occasion tout à fait exceptionnelle, offerte aux élégants par le tailleur parisien dont on tant de fois apprécié et admiré les tours de force. Donc, au lecteur de se renseigner définitivement, en faisant sans retard une visite, 37, rue Richelieu.

Le banquet Emily

Samedi soir, les Corses résidant à Paris offraient au docteur Emily, médecin-major de la mission Marchand, un banquet dans les salons du Globe, 8, boulevard de Strasbourg.

Environ deux cents couverts étaient disposés dans la salle décorée de trophées de drapeaux et d'inscriptions célébrant les faits marquants de la mission Congo-Nil.

Le banquet était présidé par le général Alessandri qui avait à sa droite le docteur Emily et à sa gauche M. Jacques Hébrard, sénateur.

A la table d'honneur, on remarquait entre autres les représentants de la Corse, sénateurs et députés.

Au champagne, le général Alessandri, au nom de tous les Corses réunis en ce banquet, adresse, en termes éloquentes, un salut cordial et fier au docteur Emily dont il célèbre les exploits dans le voyage, dans l'expédition de la mission Marchand. Puis, le général Alessandri rappelle toutes les gloires militaires corses : Giovanninelli au Tonkin, Gallieni à Madagascar, Emily enfin au Congo-Nil.

Il remet ensuite au docteur Emily la croix en brillants que les Corses de Paris lui offrent par souscription ouverte dans le journal la *Corse*.

Des discours patriotiques et très applaudis sont ensuite prononcés par M. Gaffory, directeur du journal la *Corse* et organisateur du banquet, et par M. Emmanuel Arène, député de l'arrondissement d'Ajaccio, où se trouve Sainte-Marie-Siché, ville natale du docteur Emily.

M. Emmanuel Arène, dans une péroraison émue, fait allusion à la mort du père d'Emily, survenue au cours de l'expédition :

Vous allez, a-t-il dit au docteur Emily, trouver une place vide au foyer paternel. Vous n'y reverrez plus le bon vieillard déjà bien âgé quand vous êtes parti pour votre expédition lointaine et qui vous embrassa, cependant, d'une âme ferme, d'un cœur stoïque, ces vieux Romains qui faisaient si allègrement à la patrie le sacrifice de leurs enfants. Il n'a pas pu vous attendre, car la mort, toujours si cruelle, est souvent aussi bien injuste. Il s'en est allé en vous envoyant sa dernière pensée. Votre première visite sera pour lui, dans l'humble cimetière où il dort, déposer sur sa tombe encore fraîche, la couronne de vos vertus lauriers...

Très ému, le docteur Emily a donné l'accolade au député d'Ajaccio, et, dans les termes les plus chaleureux, il a remercié ses compatriotes dont « l'élan fraternel et généreux de sympathie le confond de bonheur ».

Cette fête, des plus cordiales, s'est prolongée très avant dans la soirée, et elle a affirmé une fois de plus les sentiments de solidarité qui unissent tous les Corses de Paris.

G. D.

Informations

Marine. — Le lieutenant de vaisseau Malo-Lefebvre est nommé au commandement du torpilleur de haute mer, le *Lansquen*, à la défense mobile de Dunkerque.

Palmas académiques. — Mlle Marthe Rennesson, le premier prix du Conservatoire de l'an dernier, l'éminente pianiste qu'ont applaudie les invités de nos fêtes, vient de recevoir du M. le ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts les palmes académiques.

Les représentations d'Orange. — La périodicité des représentations d'Orange est désormais assurée. Une Société des amis du théâtre antique d'Orange vient d'être constituée à cet effet par les soins de M. Paul Mariéton, délégué de la Commission ministérielle de ces représentations. Elle a son siège à Paris, 9, rue Richelieu.

Patronnée par un Comité d'illustrations artistiques et savantes choisies pour la plupart dans l'Institut, elle a pour but l'institution permanente d'un cycle d'art théâtral conforme aux traditions gréco-latines.

L'Association se compose de membres titulaires payant une cotisation annuelle de 25 francs, de membres fondateurs rachetant la cotisation par un versement de 500 francs et de membres donateurs par un versement d'au moins 100 francs.

Chaque souscription de 25 francs donne droit à une place de gradin, à la suite de la représentation. La cotisation sera doublée pour une place d'orchestre. Les seuls souscripteurs bénéficiaires des places numérotées et des diverses réductions de prix.

Les spectacles de cette année auront lieu les 5, 6 et 7 août, avec le concours de l'Opéra, de l'Odéon, de Mme Sarah Bernhardt et de l'orchestre Colonne.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 11 Juin

M. Viger à Poitiers

POITIERS. — M. Viger, ministre de l'Agriculture, a visité le Concours agricole, installé sur la superbe promenade de Blossac, puis, sur la demande de la municipalité, il s'est rendu ensuite au Concours hippique et à l'Exposition canine, qui sont fort bien organisés.

A l'issue du banquet offert à l'hôtel de ville, le ministre a présidé la distribution des récompenses et a prononcé un discours dans lequel il a signalé les beaux résultats obtenus par les éleveurs d'animaux dans la région, ainsi que les grands progrès réalisés dans la culture. M. Viger a insisté sur le développement tout à fait remarquable donné, dans la région, dans les départements voisins, à la production du beurre, par la création de grandes beurseries, dues soit à la corporation, soit à l'initiative individuelle d'industriels intelligents.

Le ministre a quitté Poitiers à cinq heures, et les fêtes se sont prolongées toute la nuit.

M. Legrand à Verneuil-sur-Avre

LETTRES D'EXTRÊME-ORIENT

A Bangkok. — Un entretien avec S. M. le roi de Siam. — Le voyage de M. Doumer. — Le nouveau traité.

C'est un pays étrange et fantastique pour l'Européen novice à l'oriental petit jeu des contrastes et des perpétuelles surprises. De la lumière et de l'ombre. De la laideur et de la beauté. Les merveilles de l'art le plus raffiné sur les ignominies de l'ordure. Fleurs et fumières. Ce qu'il y a de plus pur dans les conceptions morales, de plus éthéré dans la compréhension du bien et du beau; ce que l'on rêve de plus noble et de plus élevé dans l'âme humaine, à côté de ce qui nous abaisse et nous avilit. Des caractères exquises à telle heure, ignobles l'instant d'après.

En somme, beaucoup plus de bien que de mal, beaucoup plus de beauté que de laideur. Je n'ai conservé le souvenir que du bien, et la vision qui charme encore mes yeux, c'est une lumière de choses très belles.

Des gens ont la nausée au souvenir des boues de Bangkok; je me rappelle, moi, que la fleur de mâli, dont les femmes dressent de blanches couronnes pour les festins du soir, a le plus suave des parfums que je respirai jamais. On a fait le répugnant tableau de toutes suant au soleil en des rues poussiéreuses; moi, je sais qu'aux danses royales tout moi-même fut ravi par le plus délicat spectacle de grâce, et de volupté féminines dans une splendeur de décor insoupçonnée chez nous. Que d'autres disent l'accablante souffrance des lourdes ondes de soleil et de pluie sur un sol qui se défend, rageur, farouche, terrible contre l'Européen trop blanc, pâle et si faible. Je les ai supportées moi-même et j'en ai cru mourir; mais je les oublie quand je songe aux fêtes délicieuses, la nuit, dans la fraîcheur des jardins où les grands arbres ont des rameaux qui ploient sous les fleurs. On m'a conté, peut-être les lirez-vous plus tard, de barbares histoires et d'horribles tragédies de palais, comme jamais n'en eurent la Judée ou la Grèce aux plus sanglants jours! Mais, si l'on me demande quel trait m'a le plus frappé dans le caractère de ce peuple, je répondrai que, dans la rue où sifflaient des tramways électriques, où se croisaient voitures et brouettes, où couraient des meutes affairées de camelots chinois, j'ai vu les petites vierges siamoises, coquettes et parées, fières d'écharpes et de panous lustrés comme des soies, s'agenouiller dans la poussière pour faire l'aumône au vieux mendiant qui passait, lépreux, les bénissant.

Et combien aussi d'autres spectacles touchants, lors de mes flâneries par la ville des temples, où les toits relevés en flèches montent dans le ciel comme des prières, où les minarets, les clochers, les dômes et les tours s'épanouissent en floraisons d'or et de pierres précieuses pour la joie des talapains en robe jaune!

Ce n'est pas de ces jolies choses que je dois écrire aujourd'hui; ce n'est point pour rêver aux mystères de la beauté siamoise que je viens de passer tant de jours à Bangkok. J'y étais appelé par des intérêts d'un ordre moins poétique, mais plus utile à notre pays.

J'ai eu la rare fortune d'y voir résoudre suivant mes idées la série d'agacantes questions qui, depuis des années, faisaient vivre des diplomates en ruinant des commerçants. Le souvenir que j'avais conservé du pays, l'idée que je m'en étais faite en étudiant l'action européenne à Bangkok et en observant au jour le jour les événements qui transformaient l'Extrême-Orient, tout cela m'avait dicté une politique contraire à celle que recommandaient mes confrères français et que suivaient les agents du quai d'Orsay.

Déjà le *Figaro* avait eu raison, lors du voyage du roi de Siam en Europe. On ne voulait pas recevoir ce souverain à Paris. On le repoussa, bien. Mais ce n'était qu'un premier succès. J'ai vu le second hier seulement, car, chez nous, quand il s'agit de choses lointaines qui ne touchent pas directement le populaire et sur quoi l'on n'a que de vagues ou légendaires notions, obtenir un changement de politique est longue et difficile entreprise.

On sait le traité de 1893 et la convention de 1896. Je n'en alourdirai pas cet article. Nous prétendions que les Siamois étaient de mauvaise foi dans l'exécution du traité. La nôtre ne valait pas davantage. Nous ne pouvions prendre le Siam. Nous n'en avions ni le droit ni la volonté. Grand Etat, nous devions vivre en franchise intelligence avec ce petit peuple. Je le demandais. M. Doumer vient de l'obtenir.

Au commencement de mars j'étais à Saigon, revenant du Cambodge et me disposant à partir pour Pékin, réservant à mon retour le Tonkin et le Siam. J'en parlais à M. Doumer. « Allez donc au Siam tout de suite, me dit-il; ce sera pour vous beaucoup plus intéressant d'actualité. Et, qui sait?... Vous avez là des relations, des amitiés. Peut-être aurez-vous l'occasion de nous rendre service. » Et il m'exposa que sous peu, grâce à des négociations conduites par un tiers, le ministre de Russie à Bangkok, un envoyé du Roi viendrait saluer le représentant de la France à Saigon, et l'inviterait à se rendre ensuite au Siam. Ce voyage devait avoir un autre objet que de banales manifestations de courtoisie, laissant les choses en l'état. Le gouverneur général de l'Indo-Chine ne s'y serait point prêt s'il n'avait pas eu la certitude de pouvoir régler les questions du jour par l'ajournement continu, cher aux affaires étrangères, était si contraire aux intérêts de Laos et du Cambodge, sans parler de tous ceux des Français habitant le Siam ou voulant y travailler.

Le 14 mars, j'étais à Bangkok. M. Doumer, que j'attendais beaucoup plus tôt, ne put y venir que le 16 avril. J'eus donc le temps de voir et d'entendre beaucoup. Faut-il ajouter que la légation de France ne me fut d'aucun secours? A Bangkok, les Français sont affligés du classique représentant qui voudrait voir ses compatriotes au diable, car la défense de leurs intérêts lui donne de l'ouvrage. Et cependant elle n'est pas nombreuse notre colonie de Bangkok! Je puis énumérer :

Le directeur de la banque de l'Indo-Chine, M. Monod et ses seconds MM. Sire et Dussutour. L'agent des Messageries, M. François. Des négociants, MM. Chalant, Jourdan, Amiet. Puis un droguiste, un coiffeur, un cafetier, un maréchal-ferrant, un agent d'affaires, des

commis, quelques mineurs... Et c'est tout. Et c'est beaucoup! Il leur a fallu, en effet, du courage et de l'énergie pour se maintenir au Siam pendant la période difficile où tout ce qui était Français apparaissait comme ennemi.

Sauf à la légation de France, partout, chez nos compatriotes, chez les étrangers et chez les Siamois, j'ai trouvé le plus parfait accueil, et ma tâche aurait dû en être plus facile. Mais, en ce pays, on ne saurait imaginer l'incohérence et la contradiction des renseignements et des indications glanés au hasard des visites et des rencontres. Aussi je souris quand je vois avec quelle assurance tels ou tels parlent ou écrivent du Siam pour avoir passé à Bangkok. Un Américain, qui demeura trois jours à l'hôtel et ne fit que deux visites à son consul, m'a-t-il pas écrit un gros volume d'impressions personnelles? Un Anglais célèbre est à peu près dans le même cas. On ne permettra de ne point parler des Français.

Je ne sais rien de plus curieux et aussi de plus difficile à pénétrer, à deviner, à connaître, à comprendre, que ce monde asiatique de princes, de courtisans, de mandarins, de guerriers, de marchands millionnaires, panaché de diplomates et d'agents des grandes maisons de Chine, d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, du Japon, d'Italie... et de France, avec, dans ce mélange, comme des îlots bien distincts, les clans des nations au service du Siam : Belge, M. Rolin-Jacquemyns à la justice; Anglais, M. Jardin, et M. Rivett-Carnac à la police et aux finances; Allemand, M. Badky aux chemins de fer; Danois, M. de Richelieu à la marine et à l'armée; puis, Espagnols, Portugais, Italiens essayés aux cuisines, aux travaux publics, à la monnaie, aux mines un peu partout! L'étude de ce monde si composite et varié serait intéressante. Il ne m'est pas possible, ici, même de l'esquisser.

Une haute et vigoureuse personnalité s'en détache, qui mérite quelques lignes. Je veux parler de M. Rolin-Jacquemyns, ministre et conseiller général de S. M. le roi de Siam. J'ai vu le Siamois ne saurait quelle reconnaissance ils doivent à ce légiste qui a fait un jour le rêve de conserver à un petit Etat continental asiatique son indépendance, après l'en avoir rendu digne, et qui réalise ce rêve. Français, connaissant le passé, je n'ai pas de raisons d'aimer à l'excès M. Rolin-Jacquemyns, qui a si bien défendu contre nous la vallée du Ménam; mais je dois m'incliner avec respect, je devrais même dire avec admiration, devant l'artisan d'une œuvre dont j'ai pu, sur place, étudier, apprécier la grandeur et les difficultés. Lorsqu'on a l'autorité suprême et la force, il est relativement facile d'imposer à des Asiatiques ce que nous appelons les progrès de notre civilisation. Mais c'est autre chose quand pour vaincre les résistances de toute une Cour de tout un peuple, on a pour seule arme la persuasion et l'ascendant moral inhérent aux âmes supérieures.

Il convient d'ajouter — et M. Rolin-Jacquemyns me l'a dit toutes les fois que je fus admis à m'entretenir avec lui de cette évolution si rapide et si complète du Siam dans nos modes européens de gouvernement et d'administration — il convient d'ajouter que le souverain fut toujours le premier à comprendre, à désirer et à vouloir les réformes dont le conseiller sut lui démontrer l'utilité.

Les lecteurs du *Figaro* connaissent le roi de Siam. Lors de sa visite à Paris, voici deux ans, je leur ai moi-même présenté cette personnalité complexe et curieuse en une série d'articles. Tel était alors S. M. Chulalongkorn, tel je l'ai retrouvé.

Un roi simple, doux, bienveillant; subissant avec résignation les événements; cherchant le mieux et pour lui et pour autrui, en bon bouddhiste; curieux de nos inventions; balthasant des palais; s'occupant en père de famille de l'éducation de ses nombreux enfants; suivant de multiples correspondances; s'appliquant, en politique extérieure, à vivre en paix avec ses voisins, et, en politique intérieure, à faire vivre en paix sa Cour et son peuple; entre temps, surveillant la gerance de son domaine personnel; partageant sa vie entre son yacht, son palais de Bangkok et sa villa Banpain; sortant beaucoup, sauf en la saison mauvaise, car il n'aime point la pluie — c'est ainsi qu'il a conservé le plus mauvais souvenir de Hambourg, à cause des averses qu'il fut contraint d'y subir.

Je l'ai rencontré souvent dans ses promenades quotidiennes au parc de Samensin qu'il fait installer sur le modèle de ceux qu'il vit aux capitales d'Europe; je l'ai suivi lorsqu'il allait prior devant les reliques de Bouddha, que son peuple adorait, dans une pagode au milieu du fleuve, à Paknam; j'ai assisté à des fêtes religieuses et à une crémation qu'il présidait; je l'ai vu pendant les fêtes en l'honneur de M. Doumer; enfin, j'ai été reçu en audience privée; tout cela me l'a montré souverain très simple, et si l'expression pouvait s'employer, j'ajouterais monarche peu enfant.

Avec cela, d'une grande finesse et d'une remarquable intelligence. Pendant plus d'une heure que dura l'audience qu'il m'avait daigné m'accorder, il m'a littéralement tenu sous le charme.

Il me fit causer beaucoup, mais il causa davantage. Il est des renseignements de ceux qui les approchent d'ordinaire, surtout les Rois comme celui-ci, deux hier encore. Aussi je crois que si le reporter admis à leur présenter son hommage en tire ample profit de curiosité, ce profit est partagé.

S. M. Chulalongkorn avait notamment des idées pas très exactes sur les forces respectives de l'Angleterre et de la France; il était néanmoins curieux de savoir exactement ce qu'était notre nouvelle invention des sous-marins qui tendait, lui avait-on dit, à rétablir l'égalité des chances... Je l'ai renseigné.

J'ai été très embarrassé quand il m'a interrogé sur notre pays. Une chose l'avait frappé à Paris, dans notre gouvernement: où était la puissance avec qui traiter sans s'exposer à voir détruit le lendemain l'accord de la veille? Il n'avait non plus trouvé personne qui pût sérieusement discuter avec lui les affaires de son royaume. Je n'oubliais jamais le ton sur lequel me fut dite cette phrase...

Puis, très franchement et non sans amertume, il me dit ses anxiétés, à lui petit, faible, pris entre ces deux énormes

puissances, l'Angleterre et nous; les deux mâchoires d'un étau qui viendraient enserrer son pays... Cependant il ne veut être ni Anglais, ni Français; il est Siamois et veut le demeurer! S'appuie-t-il de notre côté, l'Angleterre gronde; se retourne-t-il vers elle, nous menaçons, nous criions à la trahison. Métier difficile que de défendre son indépendance entre deux voisins également avides et forts!

Au fond, malgré tous les avantages que lui vaut notre civilisation d'Europe, et qu'il apprécie avec beaucoup d'intelligence, je crois qu'il regrette parfois le temps où ses ancêtres n'avaient point l'électricité pour éclairer leur palais, n'y étaient pas non plus soumis à la tyrannie des câbles qui rend son cabinet royal si près de ceux de Londres et de Paris.

Il était disposé à tous les sacrifices pour obtenir de nous enfin la paix, car il savait, m'a-t-il dit très tristement, que les grandes nations font payer très cher leurs moindres faveurs aux petits peuples qui en dépendent de fait, sinon de droit.

Ces éternelles revendications de protégés qui troublaient les provinces, qui arrêtaient le progrès municipal dans Bangkok, cette continuelle écloison de conflits, à tout propos, dès qu'il plaisait à n'importe quel Siamois ou Chinois ayant quarante ticals, de se mettre sous protection, tout cela l'énervait outre mesure... Il était prêt à tout céder.

M. Doumer venait donc bien à son heure. J'en avais eu déjà l'assurance en mes entretiens avec le prince Damrong, l'homme le plus puissant du royaume après le Roi, et qui, très intelligent également et très perspicace, dès les arrangements franco-anglais sur les questions d'Afrique, avait senti qu'un coup de barre de notre côté devenait nécessaire. Lui aussi m'avait dit qu'avec un peu de bonne volonté de notre part les choses s'arrangeraient le plus facilement du monde entre le Roi et M. Doumer.

Jecomprends que, renseignés, les agents des affaires étrangères aient éprouvé quelque dépit de voir si belle besogne traitée par un gouverneur colonial et non par un des maîtres de la carrière. Mais, ce dont je me suis rendu compte, c'est qu'avec un maître de la carrière on n'eût rien fait, tandis qu'avec M. Doumer nous avons obtenu plus qu'il n'était permis d'espérer.

Cet entretien, qui, peut-être, a facilité quelques-unes des négociations ultérieures, avait lieu dans les appartements privés de Sa Majesté. Un ami connu au Congo, le docteur Reyter, médecin du Roi, m'a dit que c'était faveur insigne et rare. Jamais étranger n'y avait été admis. Et de fait, en rappelant certains détails d'ameublement, détails caractéristiques, des salles et des couloirs que j'avais dû traverser pour être introduit dans le cabinet de travail du Roi, en parlant de ces détails à quelques personnes de Bangkok, très avant dans la confiance royale, j'ai pu constater qu'elles n'avaient jamais pénétré le mystère de la demeure du souverain que ses sujets appellent encore « le maître des existences ». Mystère bien anodin, d'ailleurs, et meublée à l'anglaise. Nous avons, à Paris, les plus grands artistes du meuble et de la décoration; mais, grâce à notre belle politique, ce sont des charpentiers et des maçons anglais qui, jusqu'à présent, eurent le monopole d'enlaidir le palais du Siam.

Sans doute le succès obtenu par M. Doumer changera cela... et d'autres choses encore.

C'est une réception royale qui a été faite à notre gouverneur général. Pour en décrire le détail et la splendeur, et aussi pour faire comprendre l'importance de ce qui fut fait sans que le programme des cérémonies officielles en portât mention, il me faudrait un volume. Car tout m'y a paru pour un public français, et tout y était du plus vil, du plus brillant intérêt.

Le Kersant avait amené M. Doumer sur la barre de Paknam. Le *Styx* suivit à Bangkok, tandis qu'il remontait le Ménam à bord d'une canonnière siamoise, avec les officiers du palais attachés à sa personne.

M. Douville, directeur des affaires politiques de l'Indo-Chine; le commandant de la marine à Saigon, M. Reculoux; les aides de camp, capitaine Lacote et Langlois et le lieutenant Dubois; le ton-don d'annuaire de Calbè, le secrétaire-interprète Thu et le peintre Régamey, qui revenait du Japon, l'accompagnaient.

Dès que M. Doumer eut mis le pied sur les cérémonies du palais (voulez-vous son nom? Cha Mun Chong Bhakdi ong Khwa), s'y était une suite ininterrompue de réceptions, de dîners, de promenades, de fêtes... et de travaux.

En voici le souvenir rapide avec la sécheresse d'un programme protocolaire. Le premier jour, installation au palais de Saranron, la demeure des hôtes princiers, sur la place immense où les cérémonies et les ministères font, devant les murailles blanches les créneaux, les portes massives et le monde de toits siamois du palais, un contraste si violent; l'Europe à côté de l'Asie.

Puis, avec la suite d'officiers des vaisseaux et d'agents de la légation en grand uniforme, la réception officielle au palais royal. Dans les cours dallées de granit clair, entre les pelouses vertes et les bosquets d'arbres précieux, décor où l'architecte de ces pays cherche des fonds qui rehaussent la beauté compliquée, bariolée, tourmentée des temples, des régiments en tenue de parade rendaient les honneurs. Des pages faisaient la baie sur les marches de marbre du grand escalier; dans la salle du trône, les ministres et les dignitaires en grand uniforme européen, ou bien en habit siamois, tout brillants d'or, de bijoux et de croix, attendaient. Le Roi vint recevoir M. Doumer au seuil, lui souhaitant très cordialement la bienvenue. Il portait, avec l'écharpe de la Légion d'honneur, l'uniforme de général des gardes, dont la tunique grise aux parements rouges et dorés est si jolie.

Après un entretien particulier du Roi et du gouverneur général, nous fûmes admis dans le grand salon royal, et présentés à la Reine. Sa Majesté portait le costume de Cour des princesses et des dames siamoises: le corsage de dentelles blanches aux épaules rouges volumineuses, l'écharpe rouge, le panou national, c'est-à-dire une pièce de soie mauve qui, roulée autour des cuisses, puis relevée et nouée, devant et derrière, à la

ceinture, forme une culotte large et bouffante. Elle avait des bas de soie rose à paillettes d'or aux chevilles et des souliers de satin blanc. A son cou brillaient des rivières de perles et de diamants qui valent, dit-on, une vingtaine de millions.

Elle est jolie pour qui s'est habituée à la figure ronde des Siamois et à leurs cheveux taillés en brosse avec une même plus longue tombant sur la nuque. Elle a des yeux noirs d'une belle expression et sa bouche aux lèvres très rouges sourit agréablement. Elle est la sœur du prince Devavongse, le ministre des affaires étrangères. Elle est Reine très intelligente; le Roi lui avait confié la régence pendant son voyage en Europe.

Au cours d'un déjeuner intime avec M. Doumer, la veille du départ, elle eut cette phrase: « Que je vous suis reconnaissante, monsieur le gouverneur général! Vous avez apporté avec vous un charme qui a rendu la tranquillité et le repos à mon mari. »

Mais, que je revienne au détail des fêtes, et surtout que j'abrége...

Après l'audience royale, retour au palais de Saranron. Visite du Roi. Puis, défilé de la haute noblesse.

Le soir, dîner de gala au Palais, dîner tout officiel avec les princes siamois et les chefs des légations. Discours officiels mais très amicaux et très significatifs de M. Doumer et du Roi.

Et pendant six jours, on eut :

Visite au temple Dousit-Maha-Prasaca, où sont exposés les restes du feu prince héritier et des ancêtres du Roi. Visite à la pagode royale, au Musée, chez les princes et chez les ministres. Réception de la colonie française. Dîner officiel avec nouveaux discours au ministère des affaires étrangères, et concert dans les jardins du palais Maha-Chakkri. Cela c'était féérique!

Puis encore des visites à des temples. Au Wat Saket, où l'on brûle les morts. Au Wat Suthas, dont les Bouddhas sont les plus saints. Déjeuner chez le prince Bhanurangs. Dans l'après-midi, thé au jardin de Saranron, avec jeux indigènes: tout l'athlétisme et tous les sports de Siam. Une escrime de la lance, du sabre et de l'épée, qui est une danse en musique. Maître Vigeant, rappelez-vous comme autrefois vous avez ri du paradoxe, quand je vous ai proposé chose semblable. Le soir, dîner et réception à la légation de France. En en sortant, le ton-don a déclaré qu'il en avait assez et que le lendemain il serait certainement malade de fièvre.

Il y eut ce jour une promenade en chaloupe sur les canaux de la rive droite. Avec ces *klongs*, Bangkok est une Venise. La moitié de la vie des Siamois se passe sur l'eau. Il y en a même pour qui c'est toute la vie, dans les maisons flottantes.

Après déjeuner à la légation d'Angleterre et visite aux établissements français, collège des missionnaires, hôpital Saint-Louis, maisons de commerce et de banque, M. Doumer vint à bord du yacht royal *Maha-Chakkri*, pour voir la sortie des grandes pirogues où le Roi et sa Cour prennent place, les jours de grandes fêtes, lorsqu'on doit aller aux temples, suivant les rites anciens. C'était vraiment un spectacle d'autrefois. Je fus présenté à l'amiral siamois, cet aventurier danois qui descend, dit-on, des Richelieu, de la famille du grand cardinal!

Le soir, après un dîner à la légation de Russie, un spectacle encore plus beau que celui de la fête sur le fleuve nous réunit dans les jardins d'un prince, le Phya Deves. Une représentation de théâtre siamois, de lakon, nous transporta dans le passé le plus brillant de ce peuple; des mimes dansèrent et des chanteurs récitèrent, sur des musiques très anciennes, une des aventures du Ramayana: celle de Hanouman le volontaire; puis les plus jolies et les plus gracieuses et les plus savantes et les plus souples et les plus légères danseuses qu'on eût trouvées dans le royaume vinrent, couronnées de pierreries et drapées de soie tissée d'or, nous saluer en nous jetant des roses, tandis que des voix très pures chantaient les mélodies d'amour faites jadis pour donner aux Rois des rêves de l'au-delà... C'est alors que j'ai compris comment sont tombés tous les grands empires des conquérants d'Asie.

Le cinquième jour aussi fut très beau, encore plus fatigant. Ce fut l'excursion à Ayutaya, l'ancienne capitale détruite il y a cent ans par les Birmans; la promenade au kraal des éléphants; un déjeuner au palais d'été de Ban Pain, cette fantaisie gracieuse, où, pour mieux condamner le mauvais goût de nos architectes européens qui construisent dans ce pays, des artistes siamois et des ouvriers chinois ont réalisé des merveilles.

Le retour se fit en chemin de fer, à travers la plaine des rizières.

Le sixième jour, on conduisit M. Doumer aux boutiques de curiosités et d'antiquités siamoises, puis il déjeûna au palais avec le Roi et la Reine, dans la plus stricte intimité, et fut libre un après-midi. Le lendemain, il partit avec le même cérémonial qu'à son arrivée. Je suis demeuré quelques jours de plus à Bangkok pour attendre le paquebot des Messageries fluviales de l'Indo-Chine qui devait me ramener à Saigon. En faisant mes visites d'adieu au palais et dans le monde siamois, j'ai pu me rendre compte de l'impression laissée par M. Doumer. Elle est de tous points excellente. On avait presque peur avant son arrivée. Sa bonne grâce a charmé, séduit, conquis. Je ne sais pas s'il connaissait un vieux proverbe des contours d'Ayutaya, qui dit: « Les Siamois sont comme les mouches, on les ferait mourir de miel. » Auprès de tous, il s'est montré le plus exquis des bacheliers de miel. Cela ne l'a point empêché de conduire avec la plus grande habileté les négociations où le Roi était secondé par des hommes de la force du Damrong et de M. Rolin-Jacquemyns.

Son jeu fait de franchise et de compréhension juste des intérêts et des droits d'autrui, jeu nouveau dans la diplomatie, lui fit obtenir des choses que les Siamois, pensant-on, n'eussent abandonnées qu'après une défaite. Certes, il promettait l'évacuation de Chantaboun, conformément aux stipulations du traité de 1893; certes, il s'engageait à arrêter le nombre de nos protégés et à leur imposer un nouveau régime qui ne fut plus une provocation contre la loi siamoise, et je sais que cela, dans le clan parisien des coloniaux irréductibles, lui vaudra l'excommunication majeure. Mais que l'on considère la contre-partie: le Siam nous abandonne toutes les provinces de l'ancien royaume de Luang

Prabang, situées sur la rive droite du Mékong, c'est-à-dire un énorme territoire riche en teck, et qui complète l'Indo-Chine du côté de la Birmanie anglaise.

Le Roi décréta l'obligation de l'enseignement du français dans les écoles siamoises et nous demandera des professeurs. Le service des travaux publics sera confié à nos ingénieurs. Enfin, dans quelques mois, des officiers français recevront mission de réorganiser l'armée. Et nos entreprises privées seront favorisées.

Au moment où j'écris cet article à Saigon, M. Doumer est au Tonkin. J'ignore donc si le ministère des affaires étrangères a ratifié cet accord. Mais il faut absolument qu'il le fasse, car c'est un grand succès. On ne l'a pas assez compris pendant les négociations à Bangkok. J'ai eu quelquefois l'occasion de signaler d'odieuses rivalités de ministères dans nos entreprises coloniales.

C'était presque toujours la marine contre les colonies. C'est aujourd'hui les affaires étrangères contre les colonies et le gouvernement général de l'Indo-Chine. Un tel oubli de l'intérêt du pays qui seul doit compter, n'est pas admissible. Je voudrais que les incidents qui, un instant, faillirent compromettre le succès de la mission de M. Doumer fissent enfin comprendre à Paris que dans notre politique d'Extrême-Orient, soit avec les Indes, soit avec le Siam, soit avec la Chine et le Japon, le rôle prépondérant doit être réservé au gouvernement général de l'Indo-Chine, lequel est mieux placé qu'un bureau du quai d'Orsay pour prendre à temps les décisions les meilleures.

Jean Hess.

Pris Pur, dans du Thé, dans du Lait, en Punch, en Grog, en...

Rhum St-James

Stimule Tonifie Réconforte ET NIVARIE PAS grâce à son mode d'action.

EN ETE, grande chaleur, il constitue le rafraîchissant le plus sain et le plus agréable.

Recommandé par le Corps Médical du Monde entier.

St-James, Siège de l'Administration Coloniale du Territoire de St-James. Principales Pharmacies (Rhumeries) à Trouvillout et à Beauséjour. Les principales Pharmacies de St-James sont au nombre de cinquante-six. Les Rhums qui sortent de ces usines universellement renommées sont redoutables à la nature seule de leur incomparable supériorité. (Extrait de l'Annuaire Officiel de la République, 1938, p. 178.)

A VOS REPAS, BUVEZ

EAU SOUVERAINE LIANCOURT

qui a été adoptée, après analyse, pour le service des tables de la Mairie, l'Empire et l'Impératrice de Russie pendant leur séjour à Paris (45 ans, la loi, le Roi, le Duc de Zoukoff, 14, Paris).

MALLES MOYNAT

VALISES, BRUSSES (Fabricant)

5, place du Théâtre-Français, (Quai National, France). Ne pas se tromper de maison. — Téléphone 200.

RHUM NEGrita

BAIN DE PENNES

Hygiénique, Reconstituant, Stimulant. Remplace Bain et Eau de Cologne, Eau de Toilette, surtout les Bains de mer. Eviter Marque de Fabrique. — PHARMACIENS, BAINS.

GLYCO-PHENIQUE DU D'CLAT

Antiseptique, Hygiène de la Toilette, etc.

QUINTESSANCE BOUTON D'OR HODGKIN

EAU DE LÉCHELLE

PERTES, CRACHEMENTS DE SANG, etc.

Rue Saint-Hippolyte, 105 (PLAQUE DU THÉÂTRE FRANÇAIS).

La Vie Sportive

NOTES SUR AUTUEL

Lendemain de Grand Prix qui paraît toujours un peu calme. Dans le prix Magneta, on peut voir Boulogne ou Jongleur; dans le prix des Bruyères, Illuminé et Ovation; dans le prix Richard Hennessy, Fracoleto et Pou de Chose; dans le prix des Tilleuls, Maugiron et Gaudrid; dans le prix Reugny, Philé et Cyrus IV; dans le prix de Chancœur, Orizaba et Fénelon II.

COURSES AU BOIS DE BOULOGNE

Le Prix d'Armenonville 4.000 fr., 2.000 mètres, a été pour Sénateur II (5/4) à M. Alb. Menier (French) battant Volant, au baron J. Finot (A. Childs) et Tricolore II, à M. G. Milton (Harrison).

Sénateur II a mené devant Dantzig, Tricolore II, Avenay, Volant, Cactus Rose et Pimprenelle. Entre les tournaents, Dantzig l'a chassé. Sénateur II entrain en tête dans la ligne droite, suivi de Tricolore II, Avenay et Volant. Le favori l'emporta facilement de quatre longueurs. Volant enlevait de deux longueurs la seconde place à Tricolore II.

Durée de la course: 2'17".

Pari mutuel à 40 fr.: 48 fr. 50. Placés: Sénateur II, 14 fr.; Tricolore II, 52 fr. 50.

Le Prix d'Isphahan, 10.000 fr., 2.200 mètres, a été pour Fourie (2/5), à M. E. Faguel (Ware), battant Ismène, à M. Alb. Menier (French) et Jeanne Brunette, à M. Alb. Menier (T. Lane).

Ismène a pris une grande avance au départ devant Fourie et Jeanne Brunette. Dans la descente Fourie se mettait à la poursuite du leader qu'il dépassait facilement à la hauteur du pavillon pour l'emporter d'une demi-longueur. Jeanne Brunette était troisième à vingt longueurs.

Durée de la course: 2'25".

Pari mutuel à 40 fr.: 42 fr. 50.

Le Prix de Castries, 8.000 fr., 3.000 m., a été pour Maestro (8/4), à M. J. Prat (E. Watkins), battant Niger II, à M. L. Olry (Barlen) et Mont Saint Jean, à M. Jacques Hennessy (J. Watkins).

Epervier, Niger II, Hymnis, Mont Saint Jean, Maestro, Eurydice, Hémicorps, ont pris du bon ordre. En face Niger II menait devant Eurydice, Epervier, La Crau et Hymnis. Dans la descente Niger II prenait plusieurs

longueurs. Entre les tournaient Maistro, Mont Saint Jean et La Crau se rapprochaient. Maistro prenait l'avantage à la hauteur du pavillon pour l'emporter de six longueurs sur Nigier II. Mont Saint Jean était troisième à deux longueurs.

Durée de la course : 3'27".
Pari mutuel à 10 fr. : 80 fr. Placés : Maistro, 24 fr. ; Nigier II, 23 fr. 50 ; Alambra III, 19 fr. 50.

Le Grand Prix de Paris, 200.000 francs, 3.000 mètres, a été pour Perth (5/4), à M. M. Caillaud (T. Lane), battant Velasquez, à M. Maurice de Ghest (Madge) et Alambra III, au comte de Fels (W. Pratt).

Durée de la course : 3'23".
Pari mutuel à 10 fr. : 22 fr. Placés : Perth, 15 fr. ; Velasquez, 19 fr. 50 ; Alambra III, 17 fr. 50.

Le Prix Vaulanc, 6.000 fr., 2.200 m., a été pour Domezin (4/9), à M. I. Wysocki (T. Lane), battant Washington, à M. Albert Menier (French).

Domezin a pris en tête, serré de près par Washington. Les deux chevaux étaient ensemble au pavillon. A la distance Washington fléchissait et Domezin l'emportait de six longueurs.

Durée de la course : 2'26".
Pari mutuel à 10 fr. : 15 fr.

Le Prix du Duc d'Aoste, 7.000 fr., 2.400 mètres, a été pour Franco Russe (6/4), à M. P. Aumont (J. Cooke), battant Le Samaritain, au vicomte Foy (W. Pratt), et Quidla, à M. Alb. Menier (T. Lane).

Franco Russe, Le Samaritain et Quidla sont partis dans cet ordre. Entre les tournaient Quidla faisait son effort, mais à l'entrée de la ligne droite Franco Russe avait course gagnée et le poteau d'un léger marteau, artistique, ne manque jamais de faire sauter le goût d'une bouteille de champagne les deux objets étant placés ensuite comme un trophée à bord.

Pour le défenseur et le challenger de la Coupe de l'Amérique, la tradition est rompue, c'est dans l'ombre et le mystère que s'effectuent les opérations du lancement.

Avant-hier à Bristol, au début du jour, à ce moment précis où il ne fait plus clair, mais où la nuit n'est pas complète, à l'heure où le photographe le plus malin ne peut rien tirer de son objectif, Colombia a glissé sur son ber des chantiers d'Herreshoff et flotte maintenant sur la baie Providence.

Le champion américain est presque terminé ses courses vivres sont peintes en blanc ; ses œuvres mortes brillent de l'éclat sombre d'un Titien. L'armement sera rapidement mis en place, puis commenceront sous la direction de M. Olivier Iselin les courses d'essais avec *The Defender* et *Naveah*, à M. R. P. Carroll comme comparaisons. Nous en connaissons les résultats car à la mer un secret n'est pas facile à garder.

YACHTING

AU CRÉPUSCULE

La mise à l'eau d'un yacht donne généralement lieu à une cérémonie joyeuse, élégante, en plein jour. En Angleterre comme en Amérique la maraine, munie d'un léger marteau, artistique, ne manque jamais de faire sauter le goût d'une bouteille de champagne les deux objets étant placés ensuite comme un trophée à bord.

Pour le défenseur et le challenger de la Coupe de l'Amérique, la tradition est rompue, c'est dans l'ombre et le mystère que s'effectuent les opérations du lancement.

Avant-hier à Bristol, au début du jour, à ce moment précis où il ne fait plus clair, mais où la nuit n'est pas complète, à l'heure où le photographe le plus malin ne peut rien tirer de son objectif, Colombia a glissé sur son ber des chantiers d'Herreshoff et flotte maintenant sur la baie Providence.

Le champion américain est presque terminé ses œuvres mortes brillent de l'éclat sombre d'un Titien. L'armement sera rapidement mis en place, puis commenceront sous la direction de M. Olivier Iselin les courses d'essais avec *The Defender* et *Naveah*, à M. R. P. Carroll comme comparaisons. Nous en connaissons les résultats car à la mer un secret n'est pas facile à garder.

Jib Topsail.

LE TOUR DE FRANCE

Motre confrère le *Matin* a commencé depuis deux ou trois jours la publication de l'itinéraire détaillé de sa grande course d'automobiles, dont le départ aura lieu le 16 juillet prochain, de la fourche de Champigny, la première étape ayant pour but Nancy.

Voici d'ailleurs le détail de cet itinéraire qui traverse un tiers des départements français, franchit de nombreuses chaînes de montagnes et dépasse deux fois l'altitude de 4.000 mètres :

Première journée, 16 juillet. — Paris, Saint-Dizier, Toul, Nancy, 290 kilomètres.

Deuxième et troisième journées, 17 et 18 juillet. — Nancy, Langres, Gray, Dole, Lons-le-Saunier, Bourg, Ambérieu, Aix-les-Bains, 44 kilomètres. Repas d'un jour à Aix.

Quatrième et cinquième journées, 19 et 20 juillet. — Aix, Chambéry, Grenoble, Romans, Saint-Etienne, Montbrison, Thiers, Vichy, 382 kilomètres. C'est l'étape la plus dure. Repas d'un jour à Vichy.

Sixième journée, 21 juillet. — Vichy, Riom, Clermont-Ferrand, Vorel, Tulle, Brive, Périgueux, 239 kilomètres.

Septième journée, 22 juillet. — Périgueux, Nontron, La Rochefoucauld, Ruffec, Niort, Fontenay-le-Comte, Nantes, 339 kilomètres.

Huitième journée, 23 juillet. — Nantes, Angers, La Flèche, Le Mans, Alençon, Argentan, Falaise, Caen, Cabourg, 350 kilomètres environ.

Neuvième journée, 24 juillet. — Cabourg, Lisieux, Evreux, Saint-Germain, 192 kilomètres. C'est à Saint-Germain que se fera l'arrivée de cette épreuve qui durera neuf jours et dont le parcours aura été de près de 2.300 kilomètres.

Paul Meyan.

PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — Le record de l'heure sur piste pour motocycles que détenait Vignaux avec 58 km, 523 m, vient d'être battu par Renaux au Parc-des-Princes : il a couvert 58 km, 949 m, en 60 minutes et fait les 50 km, en 1 h 3 sec, 45.

L'allure du recordman a été très régulière du commencement à la fin.

La voiturette Decaerville réunit les avantages du motocycle et de la bicyclette, ne pèse, en effet, que 220 kilos, mais elle a plutôt l'aspect d'une voiture très élégante ; quant à son moteur de 3 chevaux, il permet de gravir les pentes les plus accentuées.

Le coureur japonais se propose d'établir ce mois-ci, à motocycle, le record du tour de France.

soit une distance d'environ 5.000 kilomètres. Il partira de Paris pour Rouen, Amiens, Lille, Nancy, Maçon, Lyon, Marseille, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Nantes, Caen. Evénement de retour au point de départ, espérant faire 500 kilomètres par jour.

On ne lutte plus avec les pneumatiques Michelin, dans les courses disputées depuis le commencement de l'année ils ont remporté la victoire, tant dans la catégorie des voitures et voitures que dans celle des motocycles.

Vélocipédie. — Les engagements du Grand Prix de Paris cycliste viennent d'être clos. Tous les coureurs hors série ou susceptibles d'aspérer à ce rang ont envoyé leur inscription, et nous comptons parmi eux les plus célèbres sprinters. Citons : Bourillon, le gagnant de l'an dernier ; Martin, trois fois vainqueur dans cette épreuve ; Banker, le gagnant du premier Grand Prix ; Jaquelin, Deschamps, Meyers, Broca, Nossam, Gagné, Singrossi, Tommaselli, Parly, Pessoa, Pardini, Gougoltz, Leclercq, Niepfort, Louvet, Carman, Jean Eden, etc.

Nous donnerons prochainement la liste des engagements pour les autres courses qui précéderont ou suivent cette grande épreuve.

Fondée depuis trente-trois ans, la maison des Agences de Paris est la plus ancienne et aussi celle qui offre le plus d'avantages pour la vente à crédit des cycles, motocycles et appareils photographiques. Demander le catalogue de 104 pages, 8, boulevard de Strasbourg.

Le Touring-Club continue la publication de sa carte touristique de France au 400.000 et de sa carte routière au 50.000 des environs de Paris. Viennent de paraître les cartes VII (Nantes), VIII (Bourges), au 400.000, et la feuille Sens-Chantilly au 50.000.

Ces cartes, éditées par M. Barrère, avec le soin, l'exactitude consciencieuse qui caractérisent tous les travaux de ce distingué cartographe, orneront à l'Exposition de 1939 le pavillon du Touring-Club.

M. Méthé, vice-président de la Commission de Vélocipédie militaire de l'U. V. F. fera, au vu du concours des Tuleries, qui aura lieu le 2 juillet prochain, des cours pratiques de vélocipédie militaire les mardi 13, jeudi 15 juin, de 8 h. à 10 h. du soir, et les dimanche 11 et 18 juin, de 8 h. à 10 h. du matin.

Le rendez-vous pour ces exercices est fixé derrière les tribunes de Longchamps.

La Commission invite les jeunes gens désirant prendre part au concours des Tuleries à assister à ces exercices préparatoires, et les informe qu'elle tient à leur disposition, au secrétariat de l'U. V. F., 21, rue des Bons-Enfants, le programme des exercices et manœuvres qui seront exécutés à ce concours.

Boue. — La rencontre entre Fitzsimmons et Jeffries, qui vient d'avoir lieu à Covey Island, a, comme tous les matches de ce genre, obtenu un succès considérable.

Fitzsimmons est tombé, à la onzième reprise, à la suite d'un coup terrible que lui a porté à la mâchoire son adversaire. Il était favori à la cote, malgré une différence de poids de 32 livres à l'avantage de Jeffries.

P. M.

TIR

A la dernière réunion du « Pistolet », les gagnants des poules ont été MM. le comte de Chabannes-La-Palce, le baron Gaubert, le capitaine Dilschneider et H. Colus.

Sont, à l'heure actuelle, en tête du classement MM. A. Baillet, Braun de Plagnio. M. Baillet a abattu 38 pigeons sur 50.

On sait que ce championnat se continuera au Vélodrome de la Seine, tous les jours, jusqu'au 20 juin.

Le championnat annuel de l'« Inanimate bird shooting Association » sera disputé cette semaine, près de Londres.

Paul Manoury.

Petites Annonces

La Ligne... 6 francs.
Par Dix insertions ou cinquante lignes dans le délai d'un mois, la Ligne... 5 francs.

La Ligne se compose de trente-cinq lettres.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

OPERA. — 8 h. — Le Tannhäuser.
Demain : *Relache*.

Mercredi 14 : *Hamlet*.
Vendredi 16 : *Faust*.

FRANÇAIS. — 8 h. 1/4. — La Cigale chez les Fourmis ; Mlle de La Seiglière.
Mardi : *L'Aventurière ; Bataille de Dames*.
Mercredi : *Polyeucte ; le Délégué de Bonigny*.
Jeudi : *Le marquis de Villeneuve*.
Vendredi : *Le Monde ou l'on s'ennuie*.
Samedi : *Tartuffe ; le Malade imaginaire*.

OPERA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Cendrillon.
Mardi : *Le Barbier de Séville ; le Châlet*.
Mercredi et vendredi : *Cendrillon*.
Jeudi : *Joseph, Daphnis et Chloé*.
Samedi : *Joseph ; le Dîner de Pierrot*.

ODEON. — 8 h. 1/2. — L'Amour quand même ; Ma Brû.
Demain : *Même spectacle*.

PALAISS-ROYAL. — 9 h. 0/0. — Ménages parisiens ; Calicotte.

THEATRE LYRIQUE DE LA RENAISSANCE. — 8 h. 1/4. — Si j'étais Roi.
Mardi : *Martha*.

AMBIGU. — 8 h. 1/2. — La Légion étrangère.

NOUVEAUTES. — 8 h. 1/2. — La Dame de chez Maxim.

FOLIES-DRAMATIQUES. — *Relache*.

CLUNY. — 8 h. 1/2. — Gymnastique en chambre ; La Culotte.

DEJAZET. — 8 h. 1/2. — Le Mandat ; Joli Sport. BOUFFES-DU-NORD. — 8 h. — Victimes !

THEATRE DE LA REPUBLIQUE. — 8 h. 1/2. — Le Roi des Gascons.

MONTMARTRE. — 8 h. 0/0. — L'Espion du Roi.

CIRQUE D'ETE. — 8 h. 1/2. — Spectacle équestre.

JARDIN D'ACCLIMATION. — Jeudis et dimanches : Concert.

CINEMA TOGAPE. — fondé par MM. Lumière, 4, Lyon, 14, boulevard des Capucines (Salon indien).

Spectacles, Plaisirs du Jour

OLYMPIA

Tous les soirs spectacle varié.
LITTLE TICH
La Fée des Poupées, grand ballet.

LES PHOQUES JONGLEURS
SEVERUS SHEFFER
Dimanches et fêtes matinales.

JARDIN DE PARIS
SPECTACLE VARIÉ — CONCERT-PROMENADE
Dimanches et fêtes 2 h 1/2 JARDIN DE PARIS

MARIGNY THEATRE
La Fontaine des Anges HÉRAT ; Les dix frères KRIMO, etc., etc.

AMBASSADEURS
Yvette Guilbert, Gauguin, Sully, Raiter, Loyal, Les Fleury Raynaud, les Troubadours toulousains

ALCAZAR D'ETE
Polin, Fragon, Maurel, M. Verly, Stéfani, Fleuron, Rosalia, Miss Foy.

LA BODINIÈRE
Tous les soirs, de 8 heures à 11 h. 1/2. Matinées-concerts. — Le Roi, Spectacle.

PARISIANA
Plus que Raide, revue : Anna Thibaud, Reschal, Vibert, etc. Téléphone 156.70. La D'oiselle de chez Maxim.

TRÉTEAU
58, rue Pigalle. Téléphone 136.42. Tous les soirs, de 9 h 1/2 à 11 h. Fursy, Hyspa Moy, Revue TABARIN, chez la portière, Le Gallo, Mary Auber.

LES MATHURINS
T. 213.41. 9 h 1/2. Bonnard, Balha, Fragerolle, Qu'est-ce, r. Mathurins, le que tu prends pour ta revue ?

LES CAPUCINES
Les Tribunaux comique, Galipaux, 3^e Sailler, 38, Bd Capucines. Téléphone 156.40. F. r. nocturne. Revue

CIRQUE MEDRANO
R. des Martyrs. Téléphone 240.65. — 8 h. 1/2. — Attraction nouvelle. Matin. Dim. Jeudi. Fêtes, à 2 h. 1/2.

MOULIN-ROUGE
Tous les soirs, de 8 h. 1/2 à 11 h. 1/2. Spectacle-concert. Dans le jardin. Salle couverte en cas de pluie.

CIGALE
Téléphone 407.60. — Tous les soirs, 8 h. 1/2. Cigale Yvonne, pièce-féerie en 2 act. et 3 tabl.

CARILLON
43, r. T. d'Anvers. Téléphone 256.43. 9 h 1/2. Lignes-Lignes-Lignes. Glib.

GRANDS MAGASINS DUFAYEL
Attractions variées.

LA VIE POLE NORD
La mer Glaciale et le Spectacle-concert. 18, r. de Cléry. Entrée 1^{re} 1 franc. De 2 h. à minuit.

GRANDE ROUE
A. de Suffren, 100. — Tous les jours, de 2 h à 6 h. 4^e soirée, de 9 h à 12 h. Entrée : 1 fr. Le vendredi : 2 fr.

TOUR EIFFEL
Ouvr. de 10 h matin à 10 h soir. 4 h. 1/2, théâtre : La fraîche qui veut voir ?

BYR
Jumelles, pince-nez, optique, photographie. N'oubliez pas de faire la plaque au gélatino-bromure BYR, optique spéciale. 60, Ch. d'Antin, Paris

SALON DU FIGARO

EXPOSITION DES ŒUVRES DE M. E. HARTERT.

Ouvert de onze heures à six heures.

AVIS MONDAINS

Déplacements

Mme Allain-Targé, à Mousseaux. M. Aron, à Saint-Germain-en-Laye. M. Auger, à Croissy.

M. Béjot, à Vaulan-sur-Seine. M. Brodin, à Châteaufort. M. Banier, à Fontenay-sur-Eure.

M. de Comte, au château de St-Maurice. M. Guesnon, à Châteaufort-Thierry. M. de Clau, à Versailles.

M. Cherbulez (Victor), à Combe-la-Ville. Le duc de Clermont-Tonnerre, à Ancy-le-Franc. M. Drevieux-Bérard (Jules), à Enghien.

M. Dillais, à Etolles. M. du Buit (Paul), aux Glaises. M. Faroux, à Vieux-Aisne.

M. Flenning (James), à Coves. Le comte de Felcourt, au château de Maisons. M. Fautier, à Vauxelles.

M. Giband, à Saint-Mandé. M. Gomet (Ch.), à Saint-Cloud. Mme la comtesse de Gournay, au château de Gizeux.

M. Guérin (Evariste), à Lunas. M. Grimpel, au Vésinet. Mme Louise Gaillard, à Pelissanne.

Mme Ed. Grand, à Sénart. Mme Yvonne Guillet, à Mantes. Mme Hardy (Alfred), à Jouy-en-Josas.

M. Hofele (Charles), à Bourbonne-les-Bains. Le commandant Kozinski, à Châteaufort. M. le Bague (S.), à l'Étang-la-Ville.

M. Labovary (Ch.-G.), à Bures. M. Montandon, à Versailles. Mme Nathan (Emile), à Marienbad.

Mme la comtesse d'Oultremont (Jean), à Brides-le-Bain. M. Parent (A.), à Plailly.

M. Puel de Lobel (G.-E.), à Vauresson. M. et Mme Poisson, à Louveciennes.

M. Roghous, à Saint-Germain-en-Laye. Mme Perrot, à Veuilly. Le baron de Pommereul, à Lamalou-les-Bains.

M. de Quélén, à Plougast. Mme Rivot, au château d'Épône. M. Ruoff, à Montmorency.

Mme Renouard, à Montmorency. M. Regnault (A.), à Péré. M. Sechiar (Em.-Th.), à Londres.

M. de Saut, à Bois-Saint-Martin. Mme la vicomtesse de Ségur, au château de Méry-sur-Oise.

M. Salles, à Sévres. M. Perrillon (Ed.), au manoir du Buisson. M. Théri, à Rennes.

M. Viollet (W.), à Escottes. Le marquis de Valero de Urria, à Oviedo. Le comte de Valanglard (S.), au château de Sallay-le-Sec.

Mme la marquise de Vivens, à Feurs.

Avis de Mariage

PUBLICATIONS DU DIMANCHE 11 JUIN 1899 :

M. Jean-Charles-Gabriel-Catherine-Marie, marquis de Montholon de Senonville, comte de Lise, comte de Lovitz, baron d'Haritz, et Mlle Marie-Gabrielle-Pauline-Hélène d'Harcourt ;

M. Alphonse-Henri-Eugène Omer-Ducis, avocat à la Cour d'appel, et Mlle Jeanne-Edmée Chameroy ;

M. Alphonse-Jules-Joseph Grenet, docteur en médecine, et Mlle Louise-Marie-Alexandrine Vignier ;

M. Amédée-Gilbert-Jules-Louis Flandin, licencié en lettres et en droit, admis à l'auditorat à la Cour des comptes, et Mlle Aline-Henriette-Marie Dauchez ;

M. Adolphe-Auguste Barafort, et Mlle Euphrasie Coorezou ;

M. Emile-Alfred Brodier, négociant, et Mlle Alice-Eugénie Brocard ;

M. André-Félix Larmande, industriel, et Mlle Marie-Louise-Eugénie Lestiboudois ;

M. André Lehideux-Vernimmen, et Mlle Marie-Thérèse-Hélène Lehideux ;

M. Charles-Edouard Lucas, artiste peintre, et Mlle Henriette-Esperance Blum ;

M. Antoine Rous, négociant, et Mlle Berthe-Valentine Rous ;

M. Emile Massy, architecte, et Mlle Marie-Elisa Degiovanni.

SPORTS

Chevaux et Voitures

VENTE, 40 PONEY, de 1^{re} à 2^e main, de tous prix. LAURENT, 55, av. St-Foy, Neuilly (Seine).

PLUSIEURS TR. S. BEAUX MYLODS d'occasion. ALFRED BELVALETTE et C^{ie}, 21, Ch.-Elysées.

CHOIX Tonneaux, Voitures à 2 et 4 roues, pour Poney et Cobs. — POULAIN, 3^e rue Marbut.

ARRIVAGE CHEVAUX IRLANDAIS de selle et d'attelage, 15, r. des Sablons, près Trocadero.

AVIS FINANCIERS

SOCIÉTÉ ANONYME

DES ACIÉRIES DE FRANCE
CAPITAL SOCIAL : 10 MILLIONS

Siège social : 29, quai de Grenelle, à Paris.

MESSEURS les Actionnaires sont convoqués, conformément aux articles 12, 13, 24 et suivants, en Assemblée générale extraordinaire, le mardi 20 juin 1899, à 2 heures 30, à la salle de la Société des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris.

ORDRE DU JOUR :
Augmentation de capital. Emission d'obligations à 4 % jusqu'à concurrence de quatre millions de francs.

Les Actionnaires dont les titres sont au porteur doivent, conformément à l'article 26 des statuts, pour avoir le droit d'assister à l'Assemblée générale, être propriétaires d'au moins dix actions, qu'ils devront déposer dans les bureaux de la Société à Paris, le mardi 20 juin 1899, au plus tard, à 10 heures.

Aubin, ou présenter au siège social le certificat de dépôt de leurs actions dans un des grands établissements de crédit.

Un jeton de présence de trois francs sera alloué à chaque des actions présentes ou représentées à l'Assemblée.

LES ACTIONNAIRES de la Société des restaurants *Paillard et Maire* réunis, anonyme, au capital de 4 millions de francs, dont le siège social est à Paris, 14, de Strasbourg, sont informés de la mise en distribution, à partir du 18 juillet prochain, d'un acompte trimestriel de 2 fr. 50 par action, sur bénéfices acquis au 31 mai, contre détachement du coupon n° 1, à raison de 2 fr. 50 nets, aux guichets de la Banque Ch. Noël et C^{ie}, 9, rue de la Poissonnière, des établissements de crédit et banquiers correspondants de Paris et de province.

AVIS

COMMISSAIRES-PRISEURS

AVIS

Expositions et Ventes

VENTE APRÈS DÉCÈS DE M^{re} LE DOCTEUR CH.

BEAU TABLEAU PAR COROT

Et un PAYSAGE par DAUBIGNY

Hôtel Drouot, salle 7, le vendredi 16 juillet, à 4 h. Exposé, jeudi 15, de 14 h 1/2 à 16 h 1/2, la 1^{re} M^{re} P. LEMOINE, c^{re} par M. B. LASQUIN, expert 91, rue Lafayette 12, rue Lafayette

OFFICIERS MINISTÉRIELS

AVIS

ADJUDICATIONS

2 MAISONS à PARIS : 1^{re} r. Beauvau, 10, 16, 400 m. C^{re} 51.000. 42.000 et 38.000. Mise à prix. C^{re} 291. Rev. 12.465. M. a. p. 150.000. Créd. f. M. a. p. 500.000. C^{re} 291. Rev. 12.465. M. a. p. 150.000. Créd. f. M. a. p. 500.000. C^{re} 291. Rev. 12.465. M. a. p. 150.000. Créd. f. M. a. p. 500.000. C^{re} 291. Rev. 12.465. M. a. p. 15